

APRÈS FAGOR-BRANDT, VOICI VENIR **LES GRANDES LOCOS** [P.02]
VICTOR BOSCH FÊTE LES DIX ANS DU RADIANT-BELLEVUE [P.06]
LA VERVE GRIVOISE DE **DOULLY** À L'ESPACE GERSON [P.15]

le petit

DU 29.03.23

AU 11.04.23

N° 1035

Bulletin

LE JOURNAL GRATUIT DES SORTIES À LYON



UNE SAMBRE HISTOIRE

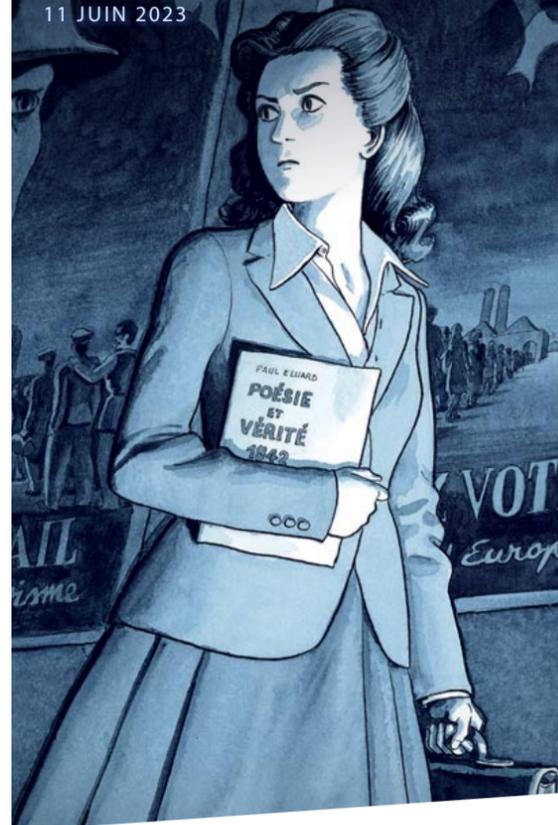
À LA UNE ALICE GÉRAUD À QUAIS DU POLAR [P.22]

WWW.PETIT-BULLETIN.FR/LYON

EXPOSITION

Madeleine Riffaud, Résistante

2 FÉVRIER
11 JUIN 2023



Jean-David Morvan - Dominique Bertal - Madeleine Riffaud © Dupuis, 2022.

DUPUIS

CHRD.LYON.FR

CENTRE D'HISTOIRE
DE LA RÉSISTANCE
ET DE LA DÉPORTATION 14 Avenue Berthelot, 69007 Lyon
04 72 73 99 00
Ouvert du mercredi au dimanche

Le corps dans tous ses états. Trois expositions : vidéos, films d'animations et œuvres de la collection. Passez par toutes les émotions !

● **Jesper Just**

● **Nathalie Djurberg & Hans Berg**

● **Incarnations, le corps**

dans la collection du macLYON



Du 24 février
au 9 juillet 23

macLYON

Jesper Just, photographie de tournage, 2023. Courtesy Perrotin et Galleri Nicolai Wallner - Nathalie Djurberg & Hans Berg, Dark Side of the Moon, 2017. Courtesy des artistes, Giò Marconi, Milan, Lisson Gallery, Londres / New York / Los Angeles / Shanghai / Pékin et Tanya Bonakdar Gallery, New York / Los Angeles © Adagg, Paris, 2023 - Alex Da Corte, Taut Eye Tau, 2015. Installation. Collection macLYON. Vue de l'exposition Collection (9 mars-8 juillet 2018) au macLYON © Photo: Blaise Adilon

VILLE DE
LYON

INDUSTRIE
DE LA CULTURE

www.mac-lyon.com

ÉDITO

Peu après Florence Aubenas, de passage à Bron pour la Fête du Livre, nous avons choisi de placer en "une" une autre journaliste à l'occasion de Quais du Polar : Alice Géraud, ancienne lyonnaise, pour sa magistrale enquête autour du "violeur de la Sambre" tout juste parue, qui démontre que la non-fiction est aujourd'hui au cœur de la création littéraire en France. L'apport d'une poignée de maisons d'éditions - Marchialy, impeccable, représentée à Quais du Polar par sa star Jake Adelstein, ou encore les éditions du Sous-Sol, aujourd'hui absorbées par Seuil, qui éditaient la précieuse revue *Feuilleton* - a largement contribué à placer ce genre entre l'enquête et le récit, écrit avec style et point de vue personnel, sur le devant de la scène et à lui offrir de plus en plus de place dans les festivals. L'émergence dans la foulée d'une Aubenas - intouchable - d'une nouvelle génération talentueuse dont Alice Géraud est l'une des plumes, est à choyer : l'entretien de cette dernière est à lire en fin de journal. SB



Net vendeur, hors frais de chauffage ?

APRÈS FAGOR-BRANDT, LES GRANDES LOCOS

Politique culturelle / Dernière année pour les événements culturels aux usines Fagor-Brandt : dès 2024, c'est dans l'ancien technicentre SNCF de La Mulatière, donc hors de Lyon, que se dérouleront les Biennales de Lyon, le Lyon Street Food Festival et les days de Nuits sonores, qui inaugureront ces halles devenues propriété et location de la Métropole de Lyon. Visite. PAR NADJA POBEL

Quand Bruno Bernard décide en septembre 2021 que les usines Fagor-Brandt seront occupées par un entrepôt du Sytral dix-huit mois plus tard, tout le monde — jusque dans son propre camp — est étonné de la décision prise sans concertation, qui met de fait dehors, sans les prévenir, les événements culturels s'y déroulant : Nuits sonores, Lyon Street Food Festival et les Biennales de la Danse et d'Art Contemporain. Dans la tension, une année supplémentaire d'occupation est négociée, le temps que ces événements puissent se retourner.

Après de longues discussions entre les organisateurs, la Métropole et la SNCF, le nouveau site choisi pour les accueillir vient enfin d'être officialisé : il s'agit de l'ancien Technicentre de la SNCF à La Mulatière, fermé depuis 2020 — les activités ont été transférées à Vénissieux. Son nouveau nom ? Les Grandes Locos.

Ces événements d'ampleur pour la Ville de Lyon

Ces événements d'ampleur pour la Ville de Lyon poseront ainsi leurs valises pour la première fois... en dehors de Lyon.

poseront ainsi leurs valises pour la première fois... en dehors de Lyon. Seul le festival Nuits Sonores avait fait quelques incursions chez les voisins lors d'Extra!, mais jamais pour ses sites principaux. L'enjeu se veut désormais métropolitain.

Cédric Van Styvendael, vice-président en charge de la Culture à la Métropole, prend soin en ce lundi 13

mars lors de la conférence de presse de remercier l'édile lyonnais Grégory Doucet de les « accompagner » car « la Ville de Lyon est co-financière des Biennales, qui ne peuvent se faire sans elle. » Se posera plus tard la question pour la Ville de Lyon de subventionner des événements ne se déroulant pas sur son territoire... surtout en cas de changement de bord politique aux prochaines municipales.

Le nouveau terrain de jeux est gigantesque : 20 hectares. La Métropole a alloué au projet un budget de presque 17 M€. Elle a acheté deux halles pour 2 millions d'euros (les 8 et 9), et va en louer trois autres le temps de les réhabiliter et les assainir (il y a de l'amiante, un procès d'anciens salariés de la SNCF exposés est en cours à ce sujet, le jugement sera rendu le 5 juin 2023). Elle s'est engagée aussi à mener des études et des travaux d'adaptation (c'est la grande partie des dépenses) dans ces bâtiments loués ou acquis. Ces travaux seront réalisés dès avril 2023 jusqu'en 2027.

Le Petit Bulletin Lyon
SARL de presse au capital de 131 106,14 €
RCS LYON 413 611 500
33 avenue Maréchal Foch - 69006 Lyon
Tél. : 04 72 00 10 20
www.petit-bulletin.fr/lyon

Tirage moyen 40 000 exemplaires
Impression Rotimpress
Diffusion Diffusion Active
Directeur de la Publication Marc Renau
Rédacteur en Chef Sébastien Broquet
Rédaction Jean-Emmanuel Denave,
Stéphane Duchêne, Louise Grossen,
Enzo Martinez (stagiaire), Nadja Pobel,
Vincent Raymond
Ont également participé Adrien Simon
Agenda Camille Brenot
Commerciaux Elisabeth Bruere, Nicolas Claron,
Nicolas Héberlé, Benjamin Warneck
Maquette & design Morgan Castillo
Graphiste pubs Anaëlle Larchevêque
Motion design Anne Hirsch
Community manager Louise Grossen
Webmaster Gary Ka
Développement web Frédéric Gechter
Vidéo Ophélie Dugué, Alice Forgeot (alternante)
Podcast Adrien Fertier
Comptabilité Olyssia Touiouel

Pour contacter l'équipe commerciale :
hello@petit-bulletin.fr

Une publication du Groupe Unagi
www.groupe-unagi.fr

ISSN 2824-7035

NUITS SONORES VA ESSUYER LES PLÂTRES EN MAI 2024

Jouxant le site de La Saulaie à Oullins (où s'installera le siège et le nouveau tiers-lieu du Ninkasi, un restaurant et une brasserie en 2025), le technicentre de La Mulatière était donc fermé depuis 2020. Et n'est pas vierge d'activités culturelles : la compagnie Ineffable Théâtre avait œuvré provisoirement en son sein de juin 2020 à mars 2021, dans les bâtiments de bureaux, le long de la rivière Izeron, au sein de ce lieu qui a toujours été dédié au train.

En 1826, passait ici la seconde ligne de chemin de fer de France (Lyon / Saint-Étienne). En 1846, un technicentre s'y installait : la compagnie des hauts fourneaux, forges et ateliers d'Oullins. C'est ici que sont alors construites les locomotives ; elles sont à vapeur, ce qui justifie la superficie et les volumes des halles et le nom de baptême de cette nouvelle friche culturelle, Les Grandes Locos.

Thierry Bauchet, directeur immobilier territorial Sud-Est de la SNCF, l'a rappelé, « il y avait énormément d'ouvriers et beaucoup de bruit généré par cette activité industrielle », se félicitant ainsi de faire « rebattre le pouls » du lieu, ce qui rassurera peut-être Dominique Mounier, l'adjoint délégué à l'urbanisme et à l'activité économique de La Mulatière, inquiet des nuisances sonores engendrées par les festivals pour ses administrés, alors même que ceux-ci subissent déjà l'effarant bruit de la voie métropolitaine (ex autoroute) collée au site. Un autre point a été soulevé par l'opposition métropolitaine : ce site serait inondable, ce qui pourrait poser problème pour la Biennale d'Art Contemporain.

Nuits sonores va essayer les plâtres de ce site des Grandes Locos en mai 2024. Ce sera la septième friche industrielle dans laquelle s'installera le festival, qui fêtera ses vingt ans ce printemps. « Après La Sucrière, les Salins du Midi, les usines SLI, Brossette et Fagor-Brandt » a rappelé Vincent Carry, directeur d'Arty Farty. Le festival de musiques électroniques, comme celui de la Street Food et les Biennales vont utiliser les différentes halles en fonction de l'état d'avancement des travaux. En attendant que les halles 8 et 9 (celles acquises par la Métropole) soient rénovées (c'est prévu pour 2027), les événements se dérouleront dans la halle 1 (la plus grande, louée entre 2024 et 2027) et celles situées côté nord (et chauffées), les 11, 13 et 14. C'est aussi à cet endroit que s'installera la recyclerie culturelle voulue par la Métropole, où les institutions pourront y construire des décors, réutiliser des matériaux, etc. Un autre espace sera dédié au réemploi de matériel de construction de bâtiment.

Tout ceci (en dehors de la recyclerie culturelle) est néanmoins éphémère et s'inscrit pour une durée de six ans, jusqu'en 2030. Au-delà, ce projet et cette friche seront soumis à une nouvelle réflexion en fonction de l'exécutif qui sera élu à ce moment-là. Seul complément apporté par Béatrice Vessillier, vice-présidente en charge de l'urbanisme de la Métropole : il y aura d'ici là « un peu d'habitat » (à l'ouest), de la « végétalisation » (bien sûr) et une passerelle mode doux (piéton et vélo) pour rejoindre Gerland. Mais le calendrier de ces travaux et de la livraison n'est pas fixé. La SNCF, de son côté, envisage un grand projet urbain pour la halle 1 à l'issue de sa location, selon *Le Figaro*.

Pour l'heure, les bus C10 et 15 relient le site en dix minutes depuis Bellecour et l'arrêt Gare d'Oullins (l'actuel terminus) de la ligne B du métro se trouve à sept minutes à pied de l'entrée du Technicentre.

C'est un immense soulagement pour les organisateurs de ces événements d'enfin savoir de manière sûre où ils vont accueillir leurs publics en 2024, après plusieurs mois d'inquiétude. Et d'avoir, qui plus est, un site aussi magistral à disposition ces prochaines années.



© Louise Grossen

Ça devient graph...

ÉCOLES D'ART EN LUTTE : L'ENSBA OCCUPÉE

Éducation / Depuis plusieurs mois, une vingtaine d'écoles d'art et de design publiques, et des écoles d'architecture, sont entrées en grève, alarmant sur la détérioration des conditions d'étude, d'apprentissage et d'enseignement. Suite à la manifestation du 13 mars dernier devant la DRAC, l'École Nationale Supérieure des Beaux-arts de Lyon est occupée. PAR LOUISE GROSSEN

« Ça craint là, ça pète partout, pfff... c'est la merde ! » laisse échapper une étudiante à voix haute, regard désabusé sur l'amas de pancartes et de messages qui perce la foule d'étudiants regroupée devant la DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles) ce lundi 13 mars 2023. Un autre, mégaphone en main, crie : « étudier doit être un droit, pas un privilège ! » D'autres étaient au même moment devant le ministère de la Culture pour faire passer leurs revendications.

Depuis le 18 janvier 2023, une vingtaine d'écoles d'art et de design publiques, suivies des écoles d'architecture, sont entrées en grève (sur 45 au total), tirant la sonnette d'alarme sur la détérioration des conditions d'étude, d'apprentissage et d'enseignement — conséquence d'une baisse (dans les meilleurs cas d'une stagnation) des budgets alloués. Problème : alors que l'État a su compenser l'inflation et les coûts de gestion dans les dix écoles nationales, il se désengage peu à peu de la tutelle des 35 écoles territoriales — qui accueillent pourtant 70% des étudiants d'art de France — les laissant pour certaines à

l'abandon. L'ESAD de Valenciennes risque la fermeture et annule son concours d'entrée 2023. Même danger pour l'EESI Angoulême-Poitiers, qui prévoit la suppression de quinze postes entre 2023 et 2026.

À Lyon, « on n'en est pas là, heureusement, mais il faut anticiper et faire front commun. Tout le monde est concerné. Petit à petit, c'est la pédagogie qui en pâtit » explique Francis Desjeunes, technicien responsable de l'atelier métal de l'ENSBA Lyon. « Le problème, c'est qu'on est attaqué par le privé qui menace nos écoles publiques. »

MÊMES DIPLÔMES, DIFFÉRENTS TRAITEMENTS

Ici, on délivre des diplômes nationaux faisant foi d'un niveau licence ou master. Pourtant, ce sont les collectivités territoriales qui portent quasi seules les écoles et les financent à 90% pour certaines. Nathalie Perrin-Gilbert, adjointe à la Culture de la Ville de Lyon, alertait le 3 mars au micro de France Culture : « on ne peut pas dire que l'État ne s'est pas désengagé de ses missions d'enseignement culturel. Je suis présidente du Conservatoire à Rayonnement Régional, ce sont 8 millions d'euros mis par la

ville de Lyon, et 300 000 euros mis par l'État. » Une précarité budgétaire qui conduit à des mesures d'austérité : hausse des frais d'inscription et de scolarité, suppression de postes, précarisation du personnel enseignant, administratif, technique, fermeture d'ateliers...

Dans une lettre ouverte au ministère de la Culture signée par NPG, Jean-Pierre Laflaquière (vice-président de la communauté d'agglomération du Pays Basque), Jean-Patrick Gille (conseiller régional du Centre-Val de Loire) et Yves Duruflé (président chez BGE Hauts-de-France), un parallèle est fait avec l'augmentation des budgets 2023 du ministère de la Culture (7% de hausse soit 527M€) : « Dans un tel contexte, il n'est pas recevable que l'enseignement supérieur sous la tutelle du ministère de la Culture ne bénéficie pas de moyens dont il a impérativement besoin et que nos établissements servent de variable d'ajustement sur les territoires. » À Lyon, 18% du budget de la Ville est alloué à la culture (soit 120M€ par an). La Région Auvergne-Rhône-Alpes a quant à elle diminué son apport d'une centaine de milliers d'euros pour l'ENSBA l'an dernier.

UNE OCCUPATION PACIFISTE

L'inter-organisation "Écoles d'art et design et lutte" rassemble des syndicats (artistes, personnel, étudiants, travailleurs de l'art...) appelant à la lutte. À l'ENSBA Lyon, cela fait neuf jours qu'une délégation tournante d'étudiants — dont Camille* (les prénoms ont été modifiés à la demande des personnes interrogées) fait partie — occupent l'école. Les cours continuent, pour ne pas handicaper les étudiants dans leur année diplômante, des activités se mettent en place : un café pour nourrir la caisse de grève, un ciné-club orienté luttes, des lectures collectives ou des ateliers banderoles... Camille est en design d'espace : « ma promo s'est plutôt améliorée parce qu'on s'est battu, elle était destinée à fermer. » Les statuts aléatoires des professeurs ont un impact sur les élèves : « lors de la rédaction de mon mémoire, la prof qui me suivait était vacataire, elle est partie au beau milieu, on a eu un nouveau prof cinq mois plus tard. Il a fallu repartir de zéro en octobre et faire un mémoire en trois mois, ce qui a bouffé notre temps de travail et de recherche pour le diplôme. »

SUITE LE 27 MARS

À l'issue de la journée de mobilisation du 13 mars, le ministère de la Culture a annoncé un travail en cours de recensement par les DRAC des besoins d'urgence budgétaire des écoles. Le Ministère devrait rendre compte d'un soutien d'urgence le 27 mars même si « l'Etat se fait le pompier quand il y a l'incendie, mais on n'a pas de structuration d'une politique culturelle. Ce que les élus locaux demandent c'est une rencontre avec la DGCA (Direction Générale de la Création Artistique) — je suis adjointe à la Ville de Lyon, la ministre n'a jamais daigné avoir un temps de travail avec nous, c'est extraordinaire ce mépris des élus locaux » déclarait Nathalie Perrin-Gilbert lors de son entretien à France Culture. La lutte continue.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE LYON | VILLE DE LYON

PRENDRE LE TEMPS ?

DU DÉSIR DE RALENTIR À L'URGENCE D'AGIR

01.04.23
17.06.23

BIBLIOTHÈQUES DE LYON ET DE LA MÉTROPOLE

Graphisme - Perlette & BeauFixe



L'adjointe à la Culture, en train de faire un geste

PASSE D'ARMES ENTRE L'ESPACE 44 ET LA VILLE DE LYON

Politique culturelle / Avec une subvention de la Ville amputée de 25 000€ en 2023, le directeur de l'Espace 44, André Sanfratello, s'insurge et estime que cela signe l'arrêt de mort de ce lieu des Pentes qu'il a ouvert en 1980. L'adjointe à la Culture, Nathalie Perrin-Gilbert, s'est invitée à la conférence de presse organisée ce mercredi 22 mars pour justifier cette décision et réaffirmer son souhait que le théâtre ne disparaisse pas. Chacun dans son rôle, au meilleur de leur prestation.

PAR NADJA POBEL

C'est un fait acté par un vote du Conseil municipal du 9 mars dernier : la subvention accordée au théâtre Espace 44 passe de 35 000€ en 2022 à 10 000€ cette année. L'an dernier, elle avait déjà baissé de 5000€, le lieu étant sorti du dispositif des Scènes découvertes où il figurait depuis la création du label en 2002. Déjà à l'époque, André Sanfratello, son directeur, avait dû batailler pour être dans ce club où seuls les théâtres de l'Élysée, des Clochards Célestes et de feu La Platte avaient été adoubés par Patrice Béghain, premier adjoint à la Culture de Gérard Collomb (2001-2008).

Si l'histoire de ce théâtre au sein de ce dispositif est longue et heurtée (la DRAC s'étant retirée en 2010 et la Région étant arrivée en 2007, mais avec des financements qui baissent souvent — de 15 000€ à 5000€ en 2022 ; le montant de 2023 n'a pas encore été voté mais le directeur ne se fait aucune illusion quant à son maintien), c'est bien la situation actuelle qui interroge.

André Sanfratello, 78 ans, estime que les 10 000€ attribués par la Ville payent « à peine le loyer, même pas le chauffage ». Or celui qui se définit comme « artiste, ni agitateur ni gauchiste » estime que la mairie de Lyon « ne connaît pas la situation des artistes qui n'existent que lorsqu'ils jouent », regrettant les époques — lointaines — où il y avait des troupes permanentes chez Marcel Maréchal, Roger Planchon ou Jean Dasté, avec lesquels il a longtemps frayé. Des artistes actuels lui disent aussi sa reconnaissance dans de nombreux témoignages oraux ou écrits, comme celui d'Aurélié Camus, comédienne et metteuse en scène pour qui ce lieu a été un « tremplin » notamment vers la distribution de *Adieu Monsieur Haffmann* qu'elle joue à la Comédie Odéon.

Nombreux certes, émouvants toujours, ces récits de vie ne rentrent pour autant pas dans la politique culturelle et ses nécessaires critères rappelés par Nathalie Perrin-Gilbert ce 22 mars après avoir applaudi et qualifié de « très bon acteur » André Sanfratello ! « Vous avez été le leader de ce lieu qui n'a de petit que sa jauge — 40 places — mais les Scènes découvertes doivent être en lien avec les étudiants d'écoles d'art, doivent accompagner les artistes en payant en cachets et non en partage de recette (même si ici il est passé d'un 50-50 à un 40-60 en faveur des compagnies) et permettre une circulation avec d'autres lieux. Ce n'est pas le cas » déplore-telle, rappelant que les huit Scènes découvertes actuelles* bénéficient d'un montant global qui a augmenté de 250 000€ depuis sa prise de poste.

Et comme pour le théâtre des Marronniers, sorti aussi du dispositif des Scènes découvertes l'an dernier, elle s'engage à maintenir un accompagnement financier si de nouveaux projets sont formulés et que l'outil se transmet — la subvention accordée aux Marronniers n'a pas baissé cette année. « C'est ce dialogue que nous n'avons pas avec vous, mais je ne ferme pas la porte, si un projet émerge dans le cadre de cette politique, vous êtes les bienvenus, je souhaite que nous travaillions ensemble, un arbitrage peut évoluer » a-t-elle ajouté. André Sanfratello nous a affirmé avoir trouvé un successeur en 2020 mais la pandémie a fait capoter cela. De nombreux artistes présents à cette conférence de presse semblaient prêts à travailler à un dossier pour garder ce lieu essentiel pour eux, ouvert et qui chaque année, hors Covid, cumule 100 000€ de billetterie — soit les deux tiers de son financement. À suivre.

* Les huit Scènes découvertes labellisées sont, depuis 2022 : l'Élysée, les Clochards Célestes, le Sonic, À Thou bout d'chant, le Kraspek Myzik, l'école de cirque, le Nid de Poule et le Croiseur

regard sud
l'Institut Lumière

la 23^e édition du festival

Cinémas du Sud

DU MER 5 AU SAM 8 AVRIL 2023 À L'INSTITUT LUMIÈRE

Algérie
Arabie Saoudite
Égypte
Irak
Jordanie
Liban
Maroc
Palestine
Tunisie

Billetterie sur institut-lumiere.org



© Gabrielle Dentisse

2 demis remplis à demi se heurtent. Sont-ils assurés au tiers ?

LYON BIÈRE FESTIVAL, RETOUR À LA SOURCE

Festival / Le Lyon Bière Festival (LBF pour les intimes) revient les samedi 22 et dimanche 23 avril. Ça se passe à Lyon, c'est autour de la bière artisanale et le thème de cette année est "back to the roots". PAR ADRIEN SIMON

Le week-end du 22 avril, se tiendra le Lyon Bière Festival* à La Sucrière. Ce rendez-vous international de la bière artisanale, organisé par l'agence Tintamarre et Bieronomy, est devenu un rencard incontournable du monde brassicole. Après avoir (dans les épisodes précédents) exploré le futur planétaire de la mousse et s'être intéressé aux toutes dernières innovations concernant la bière, le festival, dans cette sixième édition, sera guidé par l'idée d'un « retour aux sources ». Pour donner du poids à cette proposition, les deux parrains de l'évènement sont deux pionniers du monde de la craft (la bière artisanale) : Daniel Thiriez, installé depuis 1996 à Esquelbec dans le Nord et considéré aujourd'hui comme une figure du mouvement, et Christophe Gillard, premier caviste belge à avoir proposé à la vente uniquement des bières indépendantes et qui est aujourd'hui brasseur dans les Alpes françaises.

Rembobinons : alors que depuis le milieu du XX^e siècle le monde de la bière est tenu d'une main de fer par quelques méga-industriels, les années 1980/1990 ont vu aux USA la naissance du mouvement craft, qui déferlera en Europe plus d'une décennie plus tard. Ce mouvement de brassage amateur conduira à l'explosion de l'intérêt pour des bières "différentes", jusqu'à gagner la faveur d'une part grandissante de consommateurs. À tel point qu'aujourd'hui,

on trouve rien qu'en France plus de 2500 microbrasseries. Parallèlement, ces dix dernières années, les industriels — défendant leur position dominante — ont commencé à racheter des brasseries artisanales ou à créer des marques qui en reprennent les codes, semant la confusion chez celles et ceux qui ne jurent que par les bières indépendantes.

DES GAMMES ÉPHÉMÈRES

Au départ de la craft, les premières brasseries se sont bâties sur quelques styles historiques et des gammes restreintes et permanentes. Mais plus récemment, comme le raconte Nicolas Dumortier de Bieronomy : « on a vu l'apparition et la généralisation des gammes éphémères. On en est arrivé à un point où certaines brasseries sortent cinq nouveautés par semaine. » Ce faisant on « habitue le consommateur à acheter systématiquement de la nouveauté. Au risque de le perdre. » Il suffit d'aller dans un magasin de bières ou dans un supermarché pour constater le choix pléthorique qui est désormais offert.

D'où, peut être, cette proposition du Lyon Bière Festival de retourner à la racine de la mousse pour en retrouver les repères. Voire les principes. Comme ceux promus en 1516 par Guillaume IV, Duc de Bavière : seuls malts, eau, houblon et levures devront intervenir dans la composition d'un brassin. Les organisateurs du

LBF souhaitent cette année « mettre en avant ces styles qui ont marqué l'histoire de la bière et qui sont populaires, présenter aux visiteurs un style qui incarne le retour aux sources ». Mais aussi mettre en avant « dans cette édition, des brasseries ou des personnalités [pouvant] amener un regard critique sur ces deux dernières décennies du craft en France. »

Seront donc présentes à La Sucrière près d'une centaine de brasseries, venues de tout l'hexagone et du monde entier. Pour mettre l'accent sur les pionniers, citons, parmi les invités, la brasserie Thiriez bien sûr, mais encore les Blaudies, mythique brasserie Belge fondée en 1988, ou De Ranke, qui dans le même plat pays produit des bières non filtrées et non pasteurisées depuis une trentaine d'années. Notons qu'en plus de boire, il sera bien entendu possible de se restaurer, par exemple des fromages du BOF de la Martinière, des frites de l'Usine à Patates ou des crêpes de Madamann.

En parallèle, du 23 mars au 23 avril se déroulera le Lyon Bière Unplugged (le off du LBF) qui offrira conférences, ateliers de dégustations et masterclass avec la promesse de mettre à l'honneur la richesse du mouvement craft.

→ Lyon Bière Festival

À La Sucrière les samedi 22 et dimanche 23 avril
* Lyon Bière Festival est organisé par Tintamarre / Unagi, groupe dont fait partie Le Petit Bulletin

DE LA TERRE AUX ÉTOILES

Depuis le 4 février 2023

LE PLANÉTIARIUM VAULX-EN-VELIN

www.planetariumvv.com

DOUGLAS SIRK

Les autres rendez-vous de l'Institut Lumière en avril et mai

- Rétrospective Mike de Leon 28/03 - 25/04
- Quais du Polar 31/03 - 2/04
- Festival Cinémas du sud 5/04 - 8/04
- John Cazale 9/04 - 29/05
- Soirée Keanu Reeves 15/04
- Journée du Parrain 22/04
- Rétrospective Kathryn Bigelow 26/04 - 29/05
- Le Voyage à Lyon de Claudia von Alemann 10/05
- Nuit du cinéma hongkongais 13/05
- Cinéma de Montagne 16/05

et 4 ciné-concerts!

DU 24 MARS AU 29 MAI 2023
INSTITUT LUMIÈRE
 LYON - FRANCE

VICTOR BOSCH

Radiant-Bellevue / Victor Bosch, 73 ans, n'est pas encore prêt à raccrocher les gants : le producteur de spectacles à succès (*Notre-Dame de Paris*) fête les dix ans du Radiant-Bellevue à Caluire, la seconde salle qu'il a lancée dans la métropole après le Transbordeur. On fait le bilan. PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN BROQUET

Le Radiant-Bellevue, qui fête ses dix ans d'existence, est la seconde salle que vous avez ouverte, après le Transbordeur — qui existe toujours. Êtes-vous fier de ce travail accompli ?

Victor Bosch : C'est gentil de me dire ça. Ça me touche car le Transbordeur a été ouvert en 1989, je l'ai gardé pendant 22 ans. Le Radiant, c'était en 2013. C'est touchant, bien sûr. Le Transbordeur, c'était prévu pour cinq ans d'existence. Finalement, il est toujours là et pour longtemps. J'en suis très content. Le Radiant, c'est une autre aventure avec une ligne éditoriale différente. Au bout de dix ans, ça donne des résultats incroyables. J'espère que l'on va encore durer longtemps ! On est toujours mal à l'aise avec l'autosatisfaction, mais j'en suis très fier.

Au-delà de les avoir programmées, vous avez été là avant l'inauguration, pour l'imagination et la construction de ces deux salles, ce qui est peut-être plus rare ?

Le Transbordeur, c'était de A à Z, j'ai conçu le lieu. Au Radiant, je suis arrivé au bon moment : quand les grandes décisions devaient se prendre. Les travaux avaient été voté

avant que j'arrive. Toute la partie scénographique, le rapport salle / public, les différentes jagues, comment mélanger tout ça pour que toutes les disciplines puissent trouver leur compte, c'est la richesse et la force du lieu aujourd'hui.

Le premier concert, le 12 janvier 2013, c'était Christophe. Vous vous souvenez de vos sensations lors de cette première soirée ?

Je suis très touché par ce premier concert. J'avais eu l'idée de faire venir Christophe, car j'ai toujours adoré cet artiste. Je trouvais que ça faisait une belle transition pour ce lieu où allaient se produire du théâtre, de la musique, plusieurs disciplines. Je voulais un artiste singulier, qui ait traversé le temps, qui soit toujours d'actualité. J'ai pensé à Christophe. Il a accepté. C'est un personnage magnifique, plein de talent ! C'était un grand moment. Christophe, comme beaucoup d'artistes mais lui particulièrement, est très très sensible, il avait le trac comme un débutant. On a attaqué le concert avec presque quinze minutes de retard, pas parce qu'il n'était pas prêt, mais parce qu'à chaque fois qu'on lui disait "on y va ?", il nous répondait, "deux minutes, je vais aux toilettes". Au bout d'un moment, il sort des toilettes, je lui répète : "on y va ?" et il se tourne alors vers sa régisseuse pour lui demander : "est-ce que l'on ne changerait pas de bottes ?". Elle lui répond alors : "on ne change pas de bottes et on y va !". J'ai eu beaucoup de peine quand il est décédé.

Christophe incarne dès le premier concert la ligne éditoriale du Radiant : extrêmement populaire, avec *Aline*, mais aussi exigeant et innovateur, c'est l'un des premiers à utiliser les synthétiseurs...

Exactement. C'est ce que je voulais. Pour mémoire, quand on a ouvert le Transbordeur, j'avais fait venir New Order et William Sheller, j'avais essayé de faire la même chose mais avec une thématique différente. Là, pour moi, Christophe c'est et William Sheller, et New Order en même temps !

DONNER DE LA NOBLESSE AU THÉÂTRE MUNICIPAL

Quel était le cahier des charges du Radiant au départ, quand vous avez discuté avec M. Cochet, le maire de Caluire ? Qu'avez-vous demandé de votre côté ?

Le Radiant a été construit presque à la même époque que le Transbordeur. Je n'y avais jamais mis les pieds. Il y avait déjà eu un fonctionnement, qui était de proximité. C'était un centre culturel local. Quand Philippe Cochet, notre maire, est venu me voir, on en a parlé, il voulait donner une autre dimension à la salle et m'a demandé quelles étaient mes idées. Il ne savait pas vraiment ce qu'il voulait, ce n'était pas son métier, mais il voulait faire évoluer le lieu. Je lui ai dit, écoutez monsieur le maire, il ne

« QUAND J'ÉTAIS JEUNE, CE QUI DONNAIT LE TON C'ÉTAIT LA MUSIQUE. »



Victor Bosch, irradiant de malice

MAINTENANT C'EST L'HUMOUR »

/ BIO EXPRESS

1950

Naissance à Campredó (Espagne)

1970 à 1980

Batteur au sein de Pulsar

1989

Ouverture du Transbordeur à Villeurbanne

1998

Notre-Dame de Paris

2012

Ouverture du Radiant-Bellevue à Caluire

2017

Devient également directeur du Toboggan à Décines

faut pas rester dans un confinement purement territorial, il faut ouvrir très large pour que ça rayonne sur toute la métropole et au-delà. Pour ça, il faut une ligne éditoriale très ouverte. Il faut toucher aussi bien un public jeune avec des concerts, que du théâtre, de la danse. Ce doit être la salle de tous les publics se rencontrant ainsi dans un seul et même lieu. Avec en plus des spectacles qui ne trouvent aucun endroit à Lyon où aller. Le rendez-vous de tous les singuliers du monde du spectacle. Je lui ai parlé "d'Olympia lyonnais". Que ça serait avant tout donner de la noblesse au théâtre municipal, que l'on considère trop souvent comme ringard. Ça lui a plu.

À l'ouverture, vous disiez aussi vouloir faire un mixte entre l'Olympia et le Théâtre du Rond-Point...

C'est ça ! Je pense que c'est ce qui lui a plu. On est aussi en résonance avec tous les autres lieux. Il y avait un manque. Quand j'ai ouvert le Transbordeur à l'époque, tout le monde disait, c'est dingue ce succès. Oui bien sûr, mais je savais qu'il y avait un manque côté artistes comme côté public. Il y avait une attente. Là, au Radiant, c'était pareil. Je savais qu'il y avait un public orphelin, dans tous les domaines. D'où le succès. Même si c'est facile à dire maintenant.

Vous êtes à 90% de taux de remplissage aujourd'hui. Beaucoup de dates complètes. Quelle est la recette ?

J'étais sûr de ça. Je voulais que ce soit ouvert tous les jours. Je voulais que l'on dise : "ça se passe où ? Ça se passe au Radiant !" Que ce soit un concert, une pièce de théâtre, un cirque, une chorégraphie : peu importe ; ça se passe toujours au même endroit. Et au bout d'un moment il y a une focalisation, c'est *the place to be*. On me disait que c'était très prétentieux : Lyon, c'est pas Paris. Et le lieu est excentré. Je vais encore faire référence au Transbordeur, qui était un prototype, comme le Radiant : c'était au fin fond de la Cité Internationale, il n'y avait rien, le boulevard ceinture passait

à côté, il n'y avait pas un bus, les mecs venaient à pied. Ici, il y a des bus, c'est pas la même chose. Mais à partir du moment où il y a une convivialité, un accueil... C'est important l'espace bar, que les gens viennent et puissent rester entre eux à la sortie, qu'ils ne se fassent pas jeter dehors deux minutes après le concert. Vous pouvez arriver une ou deux heures avant et boire un verre avec vos copains, sur la terrasse — c'est une de mes idées, cette terrasse —, tout ça avec une programmation de qualité : j'étais sûr que ça marcherait.

La clé de la réussite ce sont donc le flair pour la programmation, l'accueil et le bar : est-ce qu'il y a d'autres aspects ? Une communication spéciale, pour aller chercher le public et le ramener dans ce lieu excentré ? Se faire connaître a dû demander certains efforts ?

Il faut faire des transversales. Quand on fait une programmation, il faut être exigeant vis-à-vis de soi-même. Il faut aller au-delà de l'exigence purement artistique. Des choses magnifiques qui se racontent, il y en a malheureusement plein. Il faut aller chercher le public qui ne connaît pas bien le monde du spectacle. La chapelle des gens qui sortent, on les connaît. Je me demande alors : est-ce que c'est pertinent de faire ce concert à ce moment-là pour ce public ? Ensuite, il y a la réflexion sur comment je vais le communiquer pour toucher le grand public. C'est toute cette alchimie qu'il faut créer. Partez du principe qu'il faut répéter 1000 fois les choses. C'est ce que l'on a fait avec le Radiant. Quand j'ai trouvé ce truc "d'Olympia à la lyonnaise", ce n'était pas par hasard. C'est bête, mais je voulais accrocher les gens. Ce sont toutes ces petites astuces qu'il faut trouver.

« Parfois je me demande ce que j'ai fait dans ma salle quand je regarde le spectacle... et pourtant le public adore »

AU BOUT DE DIX ANS, ÇA VA VENIR

Êtes-vous étonné de ne pas avoir été copié jusqu'ici ? Même si l'on a entendu dans la bouche des porteurs du projet de la future Salle Rameau les mêmes éléments de langage et idées de programmation que vous : l'Olympia à la lyonnaise, ils l'ont répété lors de leur conférence de presse, la programmation veut mélanger humour, chanson voire théâtre...

C'est marrant. Votre question est très juste : quand j'ai ouvert ce lieu, j'ai dit à toute mon équipe — tous des jeunes, c'était presque leur premier travail, ils sont toujours là — : on va être tranquille dix ans, sans concurrence. Au bout de dix ans, ça va venir. Et vous êtes en train de me le confirmer. C'est obligé. Quand on est arrivé, les lignes éditoriales de chacun étaient bien ancrées, forcément ils n'allaient pas bouger. Mais il y a aussi beaucoup de théâtres qui ont commencé à élargir leurs programmations. Je le vois de plus en plus, des gens avec qui je travaille depuis longtemps qui

sont contactés par d'autres ici, les temps évoluent. Je suis très respectueux des valeurs que la culture transmet : la distraction d'un côté, l'enseignement et la découverte de l'autre. Je ne l'ai jamais oublié car j'ai eu la chance d'être plongé dans les deux. Mais je pense qu'il est temps maintenant de se dire que l'on peut mélanger les deux sans rougir.

Comment voyez-vous l'écosystème des salles lyonnaises qui s'apprête à pas mal bouger ?

C'est un bien : il y a de l'offre, ça bouge. C'est aussi un regret : que le Ninkasi parte à perpète, il ne peut pas faire autrement, mais je suis sûr que s'il avait pu il serait resté sur place. C'est un peu dommage, d'être aussi loin, comme le CCO. C'est aussi l'évolution d'une ville qui grandit. La Halle Tony-Garnier et l'Arena, ça veut dire que l'on rentre dans le principe des grandes capitales, comme Paris. Après, je me dis toujours, tant que nous sommes dans l'artisanat, on a de grandes chances de gagner. Surtout à cette époque où les grands groupes — les institutions commerciales — prennent une telle importance. Il y a encore des beaux-jours pour tout ce qui est artisanal et proximité de travail, de production, de circuit court avec les artistes. Mais ça devient de plus en plus...

Justement, comment voyez-vous cette évolution avec la main-mise des Live Nation, AEG sur le spectacle et la culture ?

C'est un vrai souci. La force de nos salles, par leur configuration, le Transbordeur, le Radiant, le Ninkasi, c'est que ok d'un côté il y a la production, mais de l'autre il y a la diffusion, il faut quand-même trouver le bon lieu qui corres-

pond pour l'artiste, selon son évolution, ses envies. C'est notre chance. Mais ce qui va devenir difficile, c'est qu'avant on discutait en proximité, maintenant ce sont des chaînes de décision. Je me dis que le Transbo ou le Radiant correspondent à une demande qui n'est pas concurrentielle. Pour d'autres, ça va être plus dur, comme la Halle Tony-Garnier. Mais je reste optimiste : je me dis que quand vous êtes positifs, finalement la pièce tombe toujours du bon côté.

Un peu tout ça ! Je vois beaucoup de choses, certains groupes je connais déjà, surtout en musique — je viens de là. Pour le théâtre, je vais voir beaucoup de choses, je vais à Avignon, à Paris. Et il y a des confrères qui me conseillent des spectacles ; bon en fonction de la personne, tu prends ou pas... C'est un ensemble. Ça fait 30% que tu connais déjà / 30% que tu vas voir / 30% qu'on te conseille. Les gens qui disent qu'ils vont tout voir, ce n'est pas possible. Et le reste, c'est ce que l'agent te propose et que tu trouves vraiment bien.

L'HUMORISTE, C'EST LE SEUL QUI RASSEMBLE

Il y a une large place faite à l'humour au Radiant, de plus en plus même ?

Quand j'étais jeune, ce qui donnait le ton d'une société, c'était la musique. Avec des nouveaux groupes, des tendances. Maintenant, c'est l'humour. Pour les trentenaires d'aujourd'hui, les représentants de notre société, ce sont les humoristes. C'est peut-être à cause de tout ce qui se passe sur la toile, les YouTubeurs, etc. Le phénomène Paul Mirabel, c'est incroyable ! C'est vachement bien.

Ou une Douilly qui passe bientôt chez vous.

Exactement ! C'est pour ça que j'en fais beaucoup. On collabore beaucoup avec l'Espace Gerson, pour la simple raison qu'ils les programment souvent au moment "expérimental", et ce serait fort de café d'arriver derrière eux dès que l'artiste commence à avoir du succès. Quand ils sont venus me voir, je leur ait dit que la maison était ouverte, que l'on allait collaborer.

J'observe beaucoup le public, chacun a un public bien différent, qui réagit à des vannes bien différentes. L'humour est quelque chose qui est très novateur mais qui vieillit très vite. Très peu de choses passent le temps : c'est fou ! Quand tu vois Fernandel qui représentait l'humour de nos parents, je trouve ça surjoué, ce n'est pas drôle du tout, mais à l'époque les gens étaient morts de rire. C'est dingue comme ça vieillit. Même Coluche qui était ma génération, maintenant quand je regarde... Contrairement à la musique ou à un livre, c'est daté. L'humour, c'est la radiographie d'une société dans un temps limité : dix ans. Par contre, c'est instantané. C'est pour ça qu'on en fait beaucoup, c'est un phénomène de société actuellement. Dans ce monde où les clivages sont de plus en plus importants, les gens sont tellement devant leurs ordinateurs, leurs écrans, leur monde à eux — et pourquoi pas, je n'ai rien contre —, l'humoriste, c'est le seul qui les rassemble. C'est peut-être le seul lien social entre les générations aujourd'hui.

L'optimisme est votre trait de caractère distinctif ? Même au cœur de la crise Covid, vous le restiez...

C'est comme ça, je ne me force pas. J'ai toujours été comme ça. Je fais partie de la génération qui craignait la guerre nucléaire, personne n'imaginait que ça se terminerait par une poignée de main entre Gorbatchev et Reagan.

Comment on programme une salle comme le Radiant ? Vous allez voir tout ce que vous programmez, vous faites de la vidéo, vous avez des "antennes" de confiance qui vous signalent les spectacles ?



LES
TROIS
MOUSQUETAIRES
D'ARTAGNAN

EN **4DX**

| **IMAX**

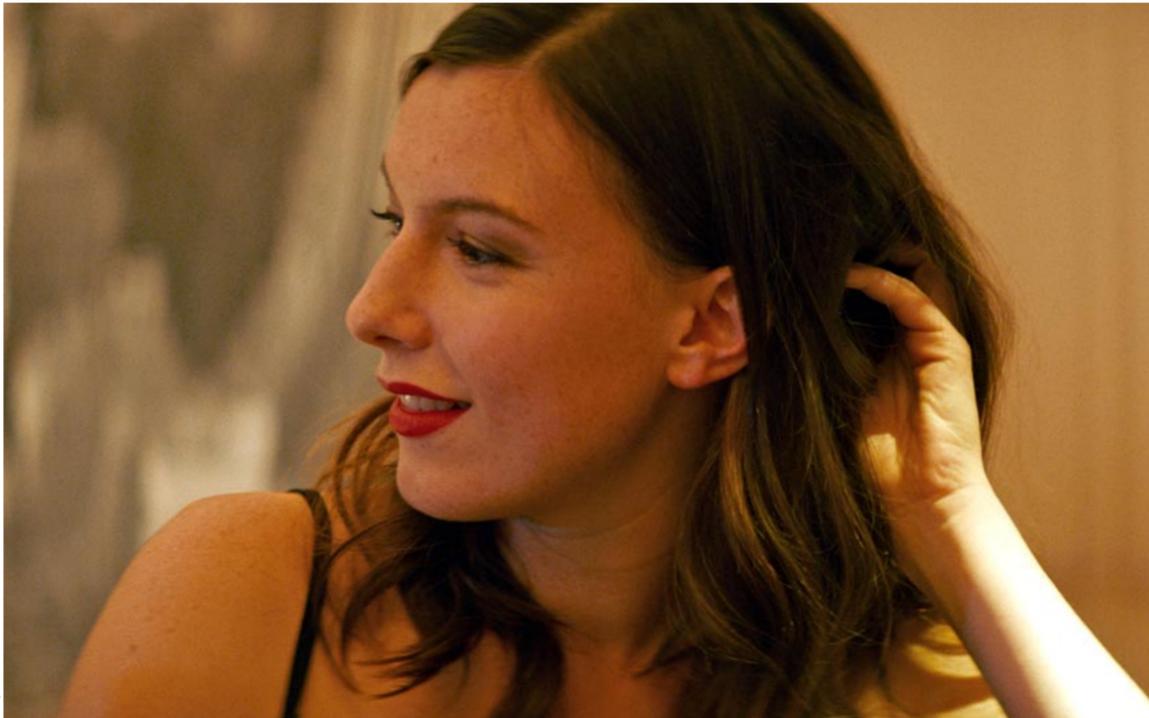
| **Dolby**
CINEMA

DANS VOS CINÉMAS PATHÉ DE LYON

PATHÉ BELLECOUR - PATHÉ VAISE - PATHÉ CARRÉ DE SOIE



RÉSERVEZ SUR LE SITE
& L'APPLICATION PATHÉ



© Pyramide Distribution

Ne rougissez pas, Louise !

À MON SEUL DÉSI R

Romance / Voyage au cœur (et en corps) d'un désir féminin, le nouveau Lucie Borleteau explore la mécanique de séduction amoureuse à travers ses jeux, ses rituels spectaculaires, ses transactions vénales, ses possibilités multiples et les aléas de sa réciprocité. Plus que troublantes, Louise Chevillotte et Zita Hanrot y sont renversantes. Prix du public et du Pass Culture lors du festival Écrans Mixtes 2023. PAR VINCENT RAYMOND

Poussée par une irrésistible curiosité, une jeune thésarde pousse les portes d'un club de strip-tease parisien et assiste avec fascination au spectacle des artistes se produisant devant un public composé majoritairement d'habitues. Même si les cachets sont modestes, Aurore franchit le pas et se lance à son tour, créant ses numéros en solo ou en duo avec Mia — qui, elle, aspire au métier de comédienne. Augmentant ses émoluments en accordant des danses en cabine privée (mais sans contact), elle découvre qu'elle peut gagner davantage, et prendre plus de plaisir, en devenant escort. Mais à quel prix ?

Il y aura toujours des pisse-vinaigre hostiles pour trouver à redire au sujet de ce film parce qu'il porte sur des femmes se dénudant un regard sensuel et esthétique ; parce qu'il montre des travailleuses du sexe vivant leur condition non comme un asservissement mais un choix libre et consenti — voire une étape dans leur parcours intime où joie et plaisir ne sont pas exclus — sans culpabilisation ni apologie. On peut même imaginer qu'il sera reproché à *mon seul désir* d'avoir été écrit et réalisé par des femmes commettant le crime de perpétuer la marchandisation du corps féminin !

Laissons éruer les auto-proclamés gardiens et gardiennes de la vertu pudibonde... et se priver de *facto* d'un point de vue alternatif, où la protagoniste va au bout de ses fantasmes et s'émancipe sans tomber dans le mortifère schéma moralisateur judéo-chrétien "plaisir assouvi = déchéance + punition". S'il est dans ce film encore question de convoitise et d'envie, comme dans le précédent long de

Lucie Borleteau, on se situe à mille coudées au-dessus de sa (trop) fade adaptation téléfilmique du sage Goncourt de Leïla Slimani, *Chanson douce* : le romanesque cinématographique l'emporte ici, dans une efflorescence de variations et de suggestions. Le cortex est autant émoussé que l'œil.

Louise Chevillotte peut sembler d'une discrétion totale et d'un clin de cil se métamorphoser en femme fatale absolue

CHAIRS INCONNUES

Ouvrant le film dont elle est la narratrice, le personnage secondaire d'Elody — elle surgira en pointillé dans le récit — rapporte l'histoire d'Aurora et Mia au public du club de strip-tease, à laquelle elle a assisté en tant que témoin privilégiée mais qu'elle relate comme s'il s'agissait d'un conte... avec ce que cela comporte de projections imaginaires — Aurora n'est-elle, d'ailleurs, pas le prénom de la Belle au bois dormant ? Au passage, Elody n'est pas sans rappeler Madame Jouve dans *La Femme d'à côté* ; quant à Aurora, son appétit de séduction évoque celui du Bertrand Morane de *L'Homme qui aimait les femmes*. Deux réminiscences truffaldiennes parmi d'autres, convoquant le seul cinéaste de la Nouvelle Vague à opérer sans complexe (comme Aurora) un compromis entre sexe et intellect, à la différence d'un Rohmer convertissant en

interminable joute érudite le passage à l'acte charnel pour mieux l'éluider. Lucie Borleteau élude d'autant moins les scènes de théâtre érotique ou de sensualité qu'elle renouvelle à chaque séquence par sa mise en scène les interactions entre personnages, battant en brèche les stéréotypes d'une repré-

sentation inélectuablement pornographique du sexe. L'étonnante "plasticité" de Louise Chevillotte, qui peut sembler d'une discrétion totale et d'un clin de cil se métamorphoser en femme fatale absolue, est sans conteste l'une des clefs de la réussite du film — comme de tous ceux auxquels elle apporte son concours. Quel duo avec Zita Hanrot !

Un dernier mot pour mentionner l'implication joyeuse de la réalisatrice qui s'offre un caméo-signature culotté dans un *finale* lui aussi enjoué et cependant non dépourvu d'émotion. La chair est triste, pensez-vous ? C'est que vous n'avez pas vu tous les films.

●●●●○ À mon seul désir

De Lucie Borleteau (Fr, int., -12 ans, 1h57) avec Zita Hanrot, Louise Chevillotte, Laure Giappiconi, Melvil Poupaud...



À VOIR

●●●○○ Apaches

De Romain Quirot (Bel-Fr, avec avert., 1h35) avec Alice Isaaz, Niels Schneider, Rod Paradot... Sortie le 29 mars

Paris, à l'aube du XX^e siècle. Revenue de l'enfer où Jésus, le chef d'une troupe de malfrats libertaires l'avait expédiée quand elle était enfant, une jeune femme intègre sa bande et entreprend une impitoyable vengeance contre tous ceux ayant contribué à son malheur. Malheur à Jésus et à ses

apôtres ! Au moment de la réouverture des salles, son premier long-métrage *Le Dernier Voyage* — une fable post-apocalyptique plutôt en adéquation avec l'atmosphère post-Covid — avait laissé entrevoir ce dont Romain Quirot était capable : triturer le genre avec virtuosité et un budget étriqué sans que cela ne lèse ses ambitions. S'il délaisse ici la science-fiction pour une plongée dans les bas-fonds feuilletonesques de Paris, il n'en demeure pas moins généreux en propositions audiovisuelles pour rendre la croisade de Billie (la Monte-Cristo en jupons incarnée par Alice Isaaz) aussi nerveuse que spectaculaire : à l'habillage rock et l'esthétique léchée de l'ensemble dynamisant — et dynamitant parfois — le récit, Quirot ajoute de jolis morceaux de bravoure dont un plan-séquence final d'une maîtrise cuaronienne. Mention particulière à la très efficace distribution, joliment composite, où Artus continue de s'affirmer et Niels Schneider affiche un air narquois lui donnant plus que des faux-airs à la Philippe Léotard. De la belle ouvrage.



●●●○○ Je verrai toujours vos visages

De Jeanne Herry (Fr, 1h58) avec Adèle Exarchopoulos, Dali Benssalah, Leïla Bekhti... Sortie le 29 mars

+ Entretien avec Jeanne Herry en page 12

Un groupe de victimes de crimes et de délits participe sous l'égide de médiateurs à une série de rencontres avec des auteurs d'infractions. Ce dispositif, la "justice restaurative", vise par la parole à permettre aux premières d'évacuer leurs traumatismes ; aux seconds de mesurer les conséquences de leurs actes et bien sûr, de prévenir la récidive. Portrait collectif (mais aussi individuel) du processus... Avec *Pupille*, Jeanne Herry avait déjà donné de la chair et de l'âme à une problématique sociétale (l'adoption des enfants nés sous X et confiés par l'aide sociale à l'enfance à des familles d'accueil) sans être piégée par la dimension "illustrative" du film-dossier ; elle approfondit ici son exploration de cette zone tampon entre la justice et le social, où le besoin d'une médiation humaine — certes très encadrée mais sans uniforme ni toque — permet aux individus en besoin de reconstruction d'opérer leur restauration intime, réconciliation ou réadaptation avec le monde. Son cinéma, une fois encore, va au-delà du mode d'emploi d'un métier ou d'un savoir-faire : davantage qu'un chapelet de "cas", les personnages sont habités et se trouvent tous à égalité, qu'il s'agisse des victimes, auteurs de faits ou des encadrants dont on devine la vie "à-côté" au travers des *small talks* entre les groupes de parole. Sans faire de la justice restaurative une panacée, *Je verrai toujours vos visages* met l'accent sur un manque réel dans le parcours pénitentiaire et insiste sur toutes les prises de conscience naissant de (et par) la parole. À méditer.



●●●○○ Les Trois Mousquetaires : D'Artagnan

De Martin Bourboulon (Fr, 2h01) avec François Civil, Vincent Cassel, Romain Duris, Eva Green... Sortie le 5 avril

Jeune Gascon plein de fougue, François d'Artagnan gagne Paris pour mettre son épée au service de Louis XIII. Laissé pour mort après une algarade sur la route, il parvient cependant à rallier les mousquetaires. À peine arrivé, l'empresé provoque en duel les trois plus fines lames de la

compagnie : Athos, Porthos et Aramis... Les franchises modernes, avec leurs *reboots*, n'ont rien inventé : depuis que le cinéma existe, les grands classiques ont toujours constitué d'inépuisables sources d'inspiration. Et les adaptations en décollant s'appréciant comme des véhicules (ou des marqueurs) de leur époque — y compris lorsqu'il s'agit d'œuvres se déroulant au XVII^e siècle comme *Les Trois Mousquetaires*. Conjointement "retour aux sources et sur investissement", cette nouvelle version dirigée par Martin Bourboulon n'est pas loin d'avoir trouvé la formule idéale : elle s'empare en effet d'une valeur sûre voire universelle (merci l'estampille Dumas), insiste sur les arcanes politiques du récit en veillant à l'authenticité des détails historiques (tout ce qui scotche le public devant Stéphane Bern) ; sature l'écran de talents attractifs (Cassel et Green ouvrant aux marchés internationaux ; Civil, Khoudry, Marmai, Garrel, Krieps pour toucher tous les publics) et carrosse le tout dans un colossal objet pensé pour la salle de cinéma (à l'ancienne, en deux volets aux sorties différées) dont la réalisation use des meilleures innovations contemporaines sans en abuser — à l'instar de *Kingsman : première mission*, par exemple. Résultat ? Un divertissement ample et épique de qualité, sérieux, sans petites répliques conniventes pour faire moderne. Une sorte de néo-classicisme sans doute, mais totalement justifiée et captivante, s'achevant sur un *cliffhanger* comme il se doit. Vivement la suite !



●●●○○ About Kim Sohee

De July Jung (Co du S, 2h17) avec Bae Doona, Kim Si-eun...
Sortie le 5 avril

Corée du Sud. Les lycéens devant obligatoirement faire un stage en entreprise pour achever leur cursus, la jeune Kim Sohee est affectée dans un centre d'appels de Korea Telecom où sa situation va dégénérer. Enquêtant sur son suicide, l'inspectrice Yoo-jin va mettre au jour un système gravement dysfonctionnel... Construit en deux

volets se faisant face comme des miroirs, *About Kim Sohee* rappelle ce que l'on a pu voir jadis chez Asghar Farhadi : la mise en place d'une tragédie puis son autopsie établissant un implacable enchaînement de causalités favorisé par un aveuglement général. Mais ce drame particulier dépasse la cas de la malheureuse lycéenne puisque l'inspectrice montre au fil de son enquête qu'il résulte d'un enchaînement de défaillances : l'État – à travers ses différentes strates administratives se renvoyant la balle – impose aux lycées (afin qu'ils gardent leurs financements, leur rang, leur prestige) de placer leurs élèves dans des entreprises exploitant à très bon compte et sans le moindre état d'âme cette main d'œuvre fatalement docile. Commencant comme un thriller psychologique, se poursuivant en polar, *About Kim Sohee* s'achève en charge virulente par un réquisitoire contre le culte de la performance et de la fausse émulation. En cela, il rappelle l'excellent *Tunnel* de Kim Seong-hoon (2016) – avec Bae Doona également – qui parlait d'un éprouvant *survival* en huis clos pour sulfater la corruption politique sud-coréenne. Mais qu'on ne se méprenne pas : le modèle ici disséqué n'est en rien une verrue exotique. Plutôt le symptôme des sociétés sacrifiant leur service public sur l'autel du libéralisme, transformant de fait le film en lanceur d'alertes.



●●●○○ L'Établi

De Mathias Gokalp (Fr, 1h57) avec Swann Arlaud, Mélanie Thierry, Denis Podalydès... Sortie le 5 avril

1968. Peu après "le joli mai", un jeune prof de philo tendance mao se fait recruter à la chaîne chez Citroën afin d'infiltrer les "masses laborieuses" et relancer la révolution. L'étincelle qu'il espère survient quand l'usine impose aux ouvriers de travailler gratuitement quelques heures en plus... Adapté du récit autobi-

ographique de Robert Linhart relatant ses mois "d'établissement" comme ouvrier, ce film pourrait se revendiquer comme le texte d'origine des Éditions de minuit tant il s'attache à relater avec une précision clinique, sans faire roman ni les emballer, les faits et les dits de l'époque – la scansion blanche "à la Amalric" de Swann Arlaud y contribue. Re(con)stitution qui se vit au présent, *L'Établi* met en lumière un "moment" historique un peu oublié sans juger rétrospectivement l'engagement du protagoniste : aux yeux du spectateur de 2023 de mesurer, avec la facilité d'un inspecteur des travaux finis, la sincérité de cette implication dans l'action militante concrète... ou de constater la naïveté et l'impuissance de l'intellectuel déplacé dans le réel. Reste que le monde patronal, avec ses pratiques puant le XIX^e siècle (intimidations, chantage, exploitation, paternalisme dans le plus épouvantable sens du terme, racisme, manipulation...) n'en sort pas grandi : une vraie incitation à se syndiquer. Et à poursuivre d'autres luttes contre les abus ordinaires.



À LA RIGUEUR

●●○○○ C'est mon homme

De Guillaume Bureau (Fr, 1h27) avec Leïla Bekhti, Karim Leklou, Louise Bourgoin... Sortie le 5 avril

Fin de la Grande Guerre. Julien Delaunay est porté disparu au front mais sa femme Julie le reconnaît dans le journal, décrit comme amnésique. Elle l'accueille chez elle et lui réapprend leur passé commun. Alors qu'ils s'apprêtent à reprendre leur vie commune, une autre femme

prétend être son épouse... Comment ne pas penser au *Retour de Martin Guerre* (1982), avec toutefois une différence de taille : le miraculé revenu des combats n'usurpe pas une identité, mais se trouve ici face à un dilemme : devoir choisir entre poursuivre la vie d'un homme ou celle d'un autre, auprès de la femme du premier ou celle du second. Une trame qui pourrait faire roman à l'eau de rose parfum années folles, où la passion est sans cesse contrecarrée par la raison : dans ce XX^e siècle de la science triomphante, les médecins prennent l'ascendant sur l'autorité religieuse (mais agissent parfois en tordant le "dogme" en fonction de leur intérêt personnel) et le corps impose ses souvenirs quand la mémoire semble comme javellisée. Par contagion, le film paraît hésiter lui aussi entre s'abandonner au franc mélo ou succomber à la tentation de la comédie musicale cabaret... Deux femmes, deux ambiances, mais un voile de théâtralité un peu pesant. Heureusement que le trio de comédiens captive.

CRITIQUES SUR PETIT-BULLETIN.FR

Normale de Olivier Babinet (Fr-Bel, 1h27) avec Justine Lacroix, Benoît Poelvoorde, Steve Tientcheu... Sortie le 5 avril



Toujours aussi renversant

POUR QUI SONNENT LES HALLUS ?

Festival / Qui dit Pâques à Lyon, dit... Nan, pas procession, ni cloches, ni œufs en chocolat (quoiqu'on veuille bien faire une exception pour ces derniers). Mais bien Hallucinations Collectives, rendez-vous du bis, du bizarre et de tous les films hors normes. PAR VINCENT RAYMOND

Soumises au comput ecclésiastique, les Hallus 2023 se découvrent donc début avril. Voilà qui devrait contribuer aux frissons du public, déjà favorisés par une programmation comme toujours riche en raretés horribles, *oldies* sensuels et découvertes excitantes : les poils, à défaut d'autres parties du corps, se dresseront volontiers. Dès l'ouverture pour les amateurs de folklore nippon, avec *Shin Ultraman*, l'une des plus récentes livraisons de la franchise ; en clôture, avec une escale en Laponie au milieu de nazis grâce à *Sisu* de Jalmari Helander.

Si l'on retrouve comme toujours des sections compétitives en court (il n'y a pas que Mutoscope dans l'année) et en long (attendez-vous à y trouver, parmi les sept concurrents effectuant pour certains leur première française, le nouveau Crazy Pictures *UFO Sweden*, ou la dernière réalisation en date de Maître Jaume Balagueró, *Venus*), les Hallus valent aussi pour leurs chemins de traverses. Tel le focus consacré au dessinateur-cinéaste José Ramón Larraz, à travers trois "déviation" : *Whirlpool*, *Vampyres* et *Los ritos sexuales del diablo*.

Telle encore la thématique "En pleine rue" qui, quarante années bien tapées après l'émergence des cultures urbaines – et au moment où les fantômes de Basquiat, Haring & co squattent les musées ; où Nan

Goldin devient elle-même une archive vivante – renvoie à la précarité du macadam avec les docs *Style Wars* et *Streetwise...* mais aussi *Smitherens* de Susan Seidelman et *Pixote, la loi du plus faible* de Héctor Babenco. Leur point commun ? Précéder de peu les films les plus connus de leurs auteurs.

PREMIERS JETS

On en retrouvera d'autres dans le Cabinet de curiosité, notamment *La Dernière maison sur la gauche* de Wes Craven, *Gloria Mundi* de Nikos Papatakis (mais pas dans sa version initiale), *Joe* de John G. Avildsen, *Combat Shock* de Buddy Giovinazzo ou, pour ceux qui avaient goûté aux charmes de *RRR* l'an passé, les deux volets de la saga tournée par S.S. Rajamouli auparavant : *La Légende de Baahubali - 1^{ère} partie & Baahubali 2 : la conclusion* (attention, prévoyez presque six heures de projection).

Ajoutons qu'en plus des séances, il faut compter sur les invités. Mention particulière pour Yal Sadat et Jérôme Dittmar, respectivement auteur et éditeur (chez le lyonnais Façonage) de *Vigilante : La justice sauvage à Hollywood*, lauréat du Prix de la Critique 2022 pour le meilleur ouvrage français sur le cinéma. Ça se fête.

→ Hallucinations Collectives

Au Comœdia du mardi 4 au lundi 10 avril

/ FESTIVAL

QUAIS DU POLAR, VERSION CINÉ

Salles obscures et films noirs allant naturellement de pair, Quais du Polar concocte chaque année une sélection cinéma d'autant plus alléchante que les séances sont présentées par les invités du festival. Du programme 2023 alignant un riche mixte de classiques et d'œuvres récentes (séries comprises) on ne pourra tout citer ; mentionnons *Amours chiennes* escorté par son scénariste Guillermo Arriaga à l'Institut Lumière le 1^{er} avril à 20 h 30, *Que dios nos perdone* introduit par Rosa Montero le 1^{er} au Comœdia à 11h15 ; l'indispensable hommage à Simenon – qui se double d'un salut à Tavernier et à Lyon – avec *L'Horloger de Saint-Paul* grâce à Jacques Santamaria le 1^{er} à 14h au Pathé Bellecour ; Nick Cornwell accompagnant *La Mort aux trousses* le même jour au même endroit à 20h ; Joann Sfar veillant sur son *Petit Vampire* et le jeune public au Lumière Fourmi le 2 à 14h. À noter pour finir la très prometteuse thématique "Du livre à l'écran" qui convoque Jake Adelstein pour *Tokyo Vice* (31 mars, 16h, Amphi Opéra) ; Pauline Guéna et Dominik Moll pour *La Nuit du 12* (31 mars, 17h, Comœdia) et Volker Kutscher pour *Babylon Berlin* (31 mars, 18h, Goethe Institut). √

→ Quais du Polar

En différents lieux de la Métropole de Lyon du vendredi 31 mars au dimanche 2 avril



AVANT-PREMIÈRES BOON, JAOUÏ, BEDOS, CHAPIRON & CIE...

Éclosion printanière de talents entre Rhône et Saône ! Le Festival du cinéma européen s'achève au Ciné-Meyzieu avec la réalisatrice belge Eve Duchemin pour *Temps mort* (jeudi 30 mars à 20h) et le réalisateur Frédéric Sojcher accompagné par ses interprètes Agnès Jaoui et Stéphane Hénon pour la clôture (samedi 1^{er} avril à 20h30). Retour à Lyon pour celui de Kim Chapiron le 1^{er} à 17h45 au Pathé Carré de Soie pour *Le Jeune Imam* ; puis la venue jeudi 6 du fidèle Dany Boon avec sa nouvelle réalisation *La Vie pour de vrai*, successivement à l'UGC Confluence à 20h15 et au Pathé Bellecour à 20h30. Victoria Bedos l'aura précédé le 4 à 20h45 au Pathé Carré de Soie pour *La Plus Belle pour aller danser*, une comédie tournée en Auvergne-Rhône-Alpes et primée au festival de l'Alpe d'Huez.



REPRISES LE GRAC FAIT DANS LE DINGUE ET CULTE

Avec un sens de l'à-propos confinant au divinatoire, les programmations mensuelles Ciné-Collection continuent de revêtir – sans le vouloir – une dimension commémorative. En mars, elles faisaient écho à la disparition de Carlos Saura ; en avril, à celle Robert Blake. Comédien précoce, s'il connut la gloire avec la série télévisée *Baretta* (puis une triste notoriété avec une affaire judiciaire), c'est grâce à son rôle dans *Lost Highway* (1997) de David Lynch qu'il demeurera pour l'éternité l'un des personnages les plus terrifiants jamais filmés, pivot maléfique d'une œuvre fascinante, énigmatique et surtout inépuisable. Pas étonnant qu'elle ait été choisie pour un cycle "Dingue et culte" comptant trois autres films aptes à créer un malaise plus ou moins délicieux. Sur cette prestigieuse affiche figure en effet *Le Voyeur* (1960) de Michael Powell – glaçant et prémoniteur quant à la consommation de certaines images – ; *Brazil* (1985) de Terry Gilliam, fable atemporelle sur les évolutions totalitaires des sociétés ; et enfin le désopilant documenteur *C'est arrivé près de chez vous* (1992) de Bonzel, Belvaux & Poelvoorde qui révéla ce dernier. À (re)découvrir dans les salles du GRAC tout le mois d'avril.

Benoît
POELVOORDE

Justine
LACROIX

normale

UN FILM DE
OLIVIER BABINET

ADAPTÉ DE LA PIÈCE MONSTER IN THE HALL DE DAVID GREIG
SCÉNARIO ET DIALOGUES DE JULIETTE SALES & FABIEN SUAREZ ET OLIVIER BABINET

AU CINÉMA LE 5 AVRIL





JEANNE HERRY

Je verrai toujours vos visages / Pour son troisième long-métrage, Jeanne Herry s'intéresse à une étonnante alchimie : la rencontre entre coupables et victimes dans le cadre de la justice restaurative. Un processus qui donne matière à réflexion cinématographique et révèle sa méthode de réalisation. Conversation. PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT RAYMOND

Comme avez-vous découvert l'existence de la justice restaurative, mise en place par des associations de victimes et l'administration pénitentiaire ?
Jeanne Herry : J'étais en train de me documenter globalement dans le monde judiciaire qui m'a toujours beaucoup intéressée depuis je suis enfant, peut-être pour essayer de faire un film de procès, et par le biais d'un podcast j'ai découvert l'existence de la justice restaurative. J'ai trouvé ça passionnant : ça a allumé un feu, vraiment. J'ai eu envie de comprendre ce qu'était ce dispositif ; qui faisait ça, des petites aux grandes lignes, la philosophie générale, le détail des protocoles...

« Gilles Lellouche, Elodie Bouchez et Leïla Bekhti, j'ai vraiment écrit pour eux »

Pendant trois ou quatre mois, je suis allée me documenter auprès des gens qui mettent en place cette justice, mais aussi du côté de ceux qui y ont participé. Ces rencontres se terminent, qu'on le veuille ou non, par des gens qui se prennent dans les bras. Après, est-ce qu'ils vont être amis toute leur vie, est-ce que ça va conditionner le reste de leur vie, est-ce que plus jamais ils ne vont récidiver ? On n'en sait rien. C'est juste un outil concret, pensé, précis, qui a de très très bons résultats, qui existe et qui est à notre portée.

Chacun se répare et répare les autres et se répare en se réparant... Quand je me suis documentée, tout le monde semblait dire que c'était ultra puissant, qu'à la fin ça tissait des liens, j'ai essayé de comprendre pourquoi ça marchait au bout de cinq rencontres — ça me paraissait très peu. Quand j'ai eu terminé, que j'ai tout bien compris toutes les étapes (la place des membres de la communauté, les entretiens de préparation avant, les rencontres entre trois victimes, puis les trois auteurs, puis tout le monde...), j'ai compris que c'était impossible que ça ne marche pas, que ça ne tisse ne serait-ce qu'un tout petit peu de lien. Au bout de 15h d'échanges où les gens se mettent à nu les uns en face des autres, il y a une reconnaissance de l'humanité et de la souffrance des autres, on se dit que l'autre fait penser à son frère, etc. L'autre nous res-



Ils vont bien finir par s'entendre

semble même si on est irréconciliable et qu'on n'ira pas boire un verre avec lui, on le comprend un tout petit peu mieux.

C'était une promesse de cinéma, ce terrain de jeu : j'ai vu du cinéma partout et l'opportunité d'écrire des rôles riches et intéressants pour les acteurs — ce qui est ma motivation première.

J'ADORE EXPLORER LES BONS SENTIMENTS

Comme pour *Pupille*, vous n'avez voulu montrer que ce qui fonctionne...

C'est vrai, c'était encore plus criant pour *Pupille*. J'aurais pu tout à fait décider de montrer un service qui dysfonctionne, qui rate à cause de la souffrance ou de la difficulté à bien travailler — ce qui est aussi une partie du réel. Il se trouve qu'il y a des services qui fonctionnent bien et qui arrivent à mener les missions qui leur sont confiées. Mais je suis quelqu'un d'assez positif et optimiste de nature ; je suis plus douée pour ça. Si je voulais montrer ce qui ne va pas bien, je pense que je le ferais très mal. Il y a une petite prime dans le cinéma français à la noirceur et aux mauvais sentiments ; il se trouve que j'adore explorer les bons sentiments. Je sais plutôt montrer ce qui est beau, ce qui marche bien et dire qu'on devrait le protéger ou le promouvoir. Ça me ressemble plus.

Vous avez vu du cinéma et des rôles partout lors de vos recherches. À l'écriture, est-ce que vous pensiez "rôles" ou déjà "comédiens" ?

Les deux. Mais avant de penser rôle, je pense situation. Mettre des braqueurs en face de gens qui ont été

braqués, déjà c'est très fort d'un point de vue situationnel. C'est formidable à écrire et à jouer pour des acteurs ; après il faut choisir la typologie de crimes, quel endroit des agressions explorer, etc. Il y a un souci d'équilibre : autour de ce cercle, je veux qu'il y ait toutes les corpuences, toutes les origines ethniques, tout type d'âge... Ça donne des personnages qui s'affinent petit à petit.

Parfois, ce sont des acteurs qui me donnent envie d'écrire certains personnages ; d'autres arrivent en fin de parcours. Gilles Lellouche, Élodie Bouchez et Leïla Bekhti, j'ai vraiment écrit pour eux ; quand j'ai débuté ma documentation, je savais déjà que je proposerais à Gilles le rôle d'une victime, pareil pour Leïla. Et pareil pour Élodie : je savais que je lui proposerais un rôle de médiatrice. Évidemment ça conditionne ma façon d'écrire ces rôles, puisque j'ai déjà leur visage, leur voix... C'est super quand, enfin, au bout du parcours, le dernier acteur vient composer le casting — en l'occurrence, c'était Fred Testot — : il a autant de légitimité et d'évidence pour le rôle que Gilles qui était là au départ.

Mais la distribution est évidemment un équilibre — de visages, de tout... Je travaille beaucoup en accord de voix. Par exemple, le binôme que forme Élodie avec Adèle Exarchopoulos : c'est très intéressant pour moi d'avoir Élodie — qui est une actrice si émotionnelle, qui sait jouer la vulnérabilité, la fragilité avec beaucoup d'aisance — pour incarner la solidité avec une voix plutôt dans les aigus, et pour incarner la victime qui va dire ses fragilités ; d'avoir Adèle qui a une voix très grave (voire vraiment très très grave le matin). C'était important d'accorder ces deux voix parce que le film

est aussi une partition. Il y a quelque chose qui se tisse à deux avec deux voix qui s'accordent.

S'ILS DOIVENT PLEURER DANS LA SÉQUENCE, ILS PLEURENT

Comment travaillez-vous le texte avec vos comédiens ?

Je donne un texte qui est très très très très précis et je leur demande de le respecter jusque dans la ponctuation. Mais avant, quand même, on se fait des rendez-vous en tête à tête, on lit le texte et on l'amende. Pour le personnage de Sabine, il y avait quelque chose d'un petit peu particulier : normalement, je peux mettre pour le lecteur « elle se brise » ou « elle fond en larmes » mais généralement je dis aux acteurs de se débarrasser tout de suite de ces intentions : s'ils doivent pleurer dans la séquence, ils pleurent. Il y avait deux-trois rendez-vous de larmes qui étaient importants pour moi dans le film, notamment celui de Sabine. Là, il me fallait son craquage. J'en avais besoin. C'est beaucoup plus de pression pour les acteurs, c'est vachement dur. Je dis toujours que je m'en fous que ce soient des vraies larmes : il y a des trucs qui aident mais Maman [Miou-Miou, Ndlr] m'a dit : « les fausses-larmes, moi ça marche pas, je suis allergique »

C'était le grand rendez-vous du personnage de Miou, ce craquage de Sabine et pour une fois, il y avait une obligation de résultat. C'est pour ça qu'on s'était vues en amont, qu'on avait travaillé le texte parce que ce sont des appuis : il y a des mots, des endroits qui vont générer de l'émotion quand on les dit. Il faut juste qu'ils soit placés au bon endroit. Elle a été au rendez-vous du personnage.

C'est un film sur la parole mais aussi sur la voix. Comment dirigez-vous la hauteur et le placement de la voix ?

Chacun arrive avec sa voix propre que je connais un petit peu, donc je sais que je vais pouvoir m'accorder. Dali Benssalah a une voix extrêmement profonde et grave ; je connaissais très bien celle de Birane Ba parce qu'on avait travaillé au théâtre ensemble... Après, on ne fait pas grand chose : ils ont leur voix, c'est leur instrument et de temps en temps, je dis à Maman « ne projette pas trop » ; parfois je dis « timbre un peu plus ; mets un peu plus d'énergie ». Ce sont des micro détails...

Il y a deux fils narratifs qui se croisent. Celui du cercle — qui, davantage qu'un dispositif théâtral, évoque quelque chose d'orchestral — et celui de la soliste pour les séquences avec Adèle Exarchopoulos. La direction d'acteurs était différente entre la partie orchestre et la partie soliste ?

Déjà, je suis d'accord avec vous sur le côté orchestral plus que théâtral : c'est comme ça que je le vis vraiment ; c'est pour ça que je parle de partition et de voix. Pour moi, je fais du cinéma avec l'oreille et l'image sonne juste ou pas. Mais c'est le son qui l'a fait sonner juste. Ce sont les mots qui construisent tout, y compris les images. Je construis des images avec des mots ; c'est pour ça que je ne suis pas une femme d'images, même si je suis réalisatrice.

Il n'y a pas de direction d'acteurs différente ; ce sont juste deux situations différentes. Dans le cercle, ils étaient dix, avec neuf qui écoutaient. Il y avait énormément de soutien parce que chacun était logé à la même enseigne, chacun avait beaucoup de choses à dire, c'était coûteux d'un point de vue du jeu. Après le premier monologue de Leïla, elle a parlé pendant neuf minutes, tout le monde a applaudi et ça s'est renouvelé tout le long du tournage de manière très spontanée. Dans le petit bureau avec Adèle, on était moins dans la géométrie très pure du cercle : c'était un trait avec deux personnes reliées par un fil de part et d'autre d'un bureau. Ce n'est pas dirigé différemment mais, ne serait-ce que pour elles deux, c'est différent d'être écoutées par neuf personnes en cercle ou d'être dans ce bureau plus petit, plus préservées, dans le regard d'une seule personne. Ça change quelque chose dans le jeu de manière intrinsèque.

●●●○ Je verrai toujours vos visages

De Jeanne Herry (Fr, 1h58) avec Adèle Exarchopoulos, Dali Benssalah, Leïla Bekhti... Sortie le 29 mars
+ Critique du film en page 9

L'UTOPIE FAITE FOOT

Théâtre / C'est une pièce de Frédéric Sonntag dont nous ne savons pas grand-chose puisqu'elle n'existe pas encore - *Sócrates* est créée fin mars à Alençon et file à Lyon au TNG fin avril. Et pourtant, à la fois, elle nous intrigue et dit quelque chose de l'époque dans le milieu du théâtre public : un attrait pour le sport qui ne cesse de croître.

PAR NADJA POBEL

Il est tout de même loin le temps où lire *L'Équipe* en attendant le lever de rideau était un crime de lèse-majesté (de majesté n'y a-t-il jamais eu, espérons-le). Le journal déplié prenait l'espace de trois sièges, il se lit désormais en 6,5 pouces sur un écran de téléphone. Et les spectacles liés au sport se multiplient sans garantir l'excellence (le trop appliqué *Libre arbitre* de Léa Girardet ou le beaucoup plus intéressant *100 mètres papillon* de Maxime Taffanel). Une chose est sûre : les sujets sont en or avec leur lot de transfuges de classe et de déchéances qui n'ont rien à envier au *Richard III* shakespearien ou à l'*Iphigénie* racinienne.

Frédéric Sonntag aime les « figures populaires » mais, se rappelle-t-il, « je connaissais mal le personnage de *Sócrates*, j'en avais une image très liée à l'enfance, à mon album Panini sur le Mondial de foot 1986 ». Le sport n'a jamais été jusque-là au cœur de ses travaux, que le TNG programme en ce mois qui lui est dédié – comme le théâtre a pu intelligemment le faire tout au long de cette saison – hors des murs de son QG (en travaux) de Vaise ; il est question d'Hollywood (*Atomic Alert*) et de science-fiction (*Nous étions jeunes alors*).

À 45 ans, ce natif de Nancy, auteur et metteur en scène nous dit être arrivé au footballeur *Sócrates* quand ce dernier décède, en 2011. « J'ai lu un article et découvert le club des Corinthians de São Paulo dont *Sócrates* est le leader



Tous les footballeurs sont mortels ; donc *Sócrates* est un homme.

Ce qui s'esquisse est bien l'histoire d'une nation et d'un idéal plus que d'un footballeur

en pleine dictature militaire en place depuis 1964 ». L'étudiant en médecine « très grand, très élégant », débarque dans ce club en 1978 et va être au cœur de l'expérience unique de la Démocratie corinthienne où le foot se désincarcère de la corruption de masse qui le régite comme le reste de la société et va, via un mode d'auto-gestion, permettre que l'argent généré par la billetterie soit redistribué à tous les salariés du club, qu'ils déci-

dent ensemble de l'entraînement, des lieux et des modalités de stage. Collectivement, ils prennent position dans la vie publique, affichant sur le terrain, via des banderoles, la nécessité d'aller voter aux élections de 1982 alors que le régime autoritaire semble flancher enfin.

Ce qui s'esquisse est bien l'histoire d'une nation et d'un idéal plus que d'un footballeur, qui en 1982 laisse

filer la victoire en coupe du monde au profit des Italiens, trop occupé à pratiquer le beau jeu plutôt que de tenir le score. « *Le football est mort le 5 juillet 1982 à Barcelone. Au stade de la Sarria. Le jeu physique l'a emporté sur le jeu créatif* » dit-il dans la pièce à un certain... *Socrate*. Car l'idée de Frédéric Sonntag est que le philosophe grec s'adresse au footballeur brésilien pour lui faire « *requestionner sa vie comme une sorte de clochard céleste, notamment sur le sens de la défaite* ». Si *Sócrates* permet à son club, avec ses équipiers, de gagner deux fois le championnat national, il ne se prive pas de mener une existence épicurienne hors du stade, fumant une clope avant un test cardio « *pour se chauffer les poumons !* ».

FOOTCHEBALL

Dans un décor de « terrain vague, un espace mémoriel » comme le décrit le metteur en scène, et un déroulé similaire à un match (première période, mi-temps, deuxième période, prolongations), il sera question de la figure du père (autodidacte qui brûle ses livres à l'entame de la dictature pour se protéger) jusqu'à la descente aux enfers de cet idéaliste incarné par Matthieu Marie (fidèle de Daniel Mesguish à ses débuts et de Clément Poirée récemment) face à Marc Berman (le Orgon du *Tartuffe* de Benoît Lambert). Avec quelques images d'archives (et beaucoup de documents consultés en amont), c'est le mythe *Sócrates* qui s'avance sur scène, dans ce que sa trajectoire raconte à Frédéric Sonntag aujourd'hui. En 1994, c'est l'un des petits frères de l'icône, Rai, qui le vengera en Coupe du Monde, ramenant le trophée doré au Brésil, ce même joueur qui a pris position contre la dictature de Bolsonaro à l'automne dernier, appelant sans ambages à voter pour Lula... que les joueurs des Corinthians ont rencontré lors de la fête marquant la création du Parti des Travailleurs en 1980. Le sport ne se résume jamais à lui-même et Frédéric Sonntag promet de le démontrer une nouvelle fois.

→ *Sócrates*

Au TNG - Les Ateliers du 25 au 28 avril

→ *Atomic Alert*

Au TNG - Les Ateliers du 4 au 6 avril

→ *Nous étions jeunes alors*

Au TNG - Les Ateliers le 6 avril

le petit **Bulletin** est sur

mapstr

SYLVAIN MORAND
TOUS LES SAMEDIS
JUSQU'AU 1ER JUIL.

29 AU 31 MARS
PLATEAUX D'HUMOUR

LA DRÔLE DE SEMAINE

LUCAS HUESO
12 AU 15 AVRIL

L'ESPACE GERSON
Salon - Humour

1 PLACE GERSON - 69005 LYON
WWW.ESPACEGERSON.COM
OUVERTURE DES PORTES 1H AVANT
BAR ET PETITE RESTAURATION SUR PLACE

ALEX KOMINEK
19 AU 22 AVRIL

MADAME MEUF
26 AU 29 AVRIL

1 MINUTE DE SILENCE
TOUS LES MARDIS
JUSQU'AU 25 AVRIL

VEN 7 AVRIL

BLACK BOMB A + DEAD KIWIS

17€/19€

JACK JACK - 69500 BRON

INFOS & BILLETTERIE SUR WW.JACKJACK.FR

BRON, TNG, SYTRAL

La Renaissance
THÉÂTRE • MUSIQUE

theatrelarenaissance.com

UNE ÉDUCATION MANQUÉE THÉÂTRE MUSICAL 6→7/04

EMMANUEL CHABRIER
ALICE MASSON | QUENTIN GIBELIN
COMPAGNIE LE ROY S'AMUSE

ÉCOLE SUPÉRIEURE
DE THÉÂTRE
FORMATION
PROFESSIONNELLE

ARTS
EN
SCÈNE

LYON
AUDITIONS 2023
RÉUNIONS D'INFORMATION
16 MARS, 20 AVRIL, 24 MAI

+33 (0)4 78 39 18 06
contact2023@arts-en-scene.com
www.ecole-theatre.net
blog.artsenscene.com/
Facebook : artsenscene.theatre.lyon
Instagram : @artsenscene
12 rue Jangot, 69007 LYON

P14.15 sorties / scènes



Summer body, étape 1

DANS L'INTIMITÉ SOMNOLENTE DE BORIS CHARMATZ

Danse / Nouvelle expérience chorégraphique singulière avec l'enfant rebelle de la danse, Boris Charmatz, qui nous entraîne dans les plis de sa somnolence et de son inconscient.

PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE

Emmener la danse ailleurs... sur le toit d'un camion en mouvement, en haut d'échafaudages vertigineux, dans des parcs et des espaces publics (en faisant danser jusqu'à 16 000 personnes !), en duo avec un chien d'attaque... A priori, rien ne destinait le danseur et chorégraphe Boris Charmatz (né en 1973 à Chambéry) à devenir l'un des enfants les plus terribles de la danse contemporaine française. À douze ans, en effet, il in-

tégrait le Conservatoire de danse de Grenoble, puis très vite la très (trop ?) exigeante et classique École de danse de l'Opéra de Paris. Après ballets et tutus, Boris Charmatz s'aventure dans les univers plus singuliers de Régine Chopinot ou d'Odile Duboc. Et, à 19 ans, en 1993, il crée avec son complice Dimitri Chamblas un duo très brut et physique, *À bras le corps*, qu'ils rejouent encore et encore, au fil de l'âge et du vieillissement de leurs corps.

À cinquante ans aujourd'hui, après avoir dirigé le Centre Chorégraphique National de Rennes, Boris Charmatz dirige depuis 2022 le prestigieux Tanztheater de Wuppertal, compagnie créée par Pina Bausch.

DANSE ALANGUIE

Entre veille et sommeil, son solo *Somnole* (2021) explore un nouvel horizon pour la danse : celui de la somnolence, de l'endormissement, de la rêverie et des petits mouvements incontrôlés de la nuit... « Souvent, les pièces me viennent dans un état de demi-sommeil et j'aime ces mouvements, le plus souvent involontaires, que l'on peut faire quand on va s'endormir – comme une danse alanguie, traversée de sursauts. Pour moi, la création – et la création chorégraphique en particulier – a à voir avec une forme non-volontaire, qui puise dans l'inconscient » déclare Charmatz dans le dossier de presse de *Somnole*.

Et cette liberté flottante se retrouve aussi dans la bande son de la pièce, composée des sifflements du danseur, allant de Mozart à Bach, en passant par Ennio Moricone et des musiques de films aussi divers que *La Boum*, *M le Maudit*, *La Panthère rose*, ou *Antichrist* de Lars von Trier !

→ Boris Charmatz, *Somnole*

À la Maison de la Danse le jeudi 6 avril

TOURNER, À RENDRE MARTEAU

Cirque & danse /

Très en vue depuis quelques années, accueilli déjà aux Subs, Alexander Vantournhout (né en 1989 à Roulers en Belgique) a été formé à la fois en école de cirque et à l'école de danse contemporaine P.A.R.T.S d'Anne Teresa de Keersmaecker. Depuis les années 2010, il crée des pièces iconoclastes, oscillant toujours entre cirque et danse, aux dispositifs singuliers et mettant en scène des objets non moins singuliers : boule de bowling, chaussures cloutées d'escalade, gants de boxe...

À l'occasion de la présentation de son nouveau projet, le solo *Vanthorhout*, le circassien-chorégraphe déclare que « le cirque pour moi, c'est essentiellement un rapport à l'objet ». Dans *Vanthorhout*, l'objet principal de la pièce est un marteau au manche démesuré, et symbole de la force du dieu Thor (dieu de l'orage et de la pluie), dans la mythologie scandinave.

Dans son solo, *Vantournhout* renverse la figure du dieu puissant et viril, pour laisser l'objet



Summer body, étape 2

prendre le dessus sur lui, avec une force d'inertie qui oriente davantage les mouvements de l'artiste que celui-ci ne la maîtrise. Œuvre artisanale, réduite à l'essentiel, *Vanthorhout* se veut une pièce sur la fragilité, les limites de la résistance physique, et notre interdépendance avec l'objet. Pendant cinquante minutes, le soliste tourne sur lui-même, poursuit les circonvolutions imprimées par le marteau, à la manière d'un étrange Derviche Tourneur. JED

→ Alexander Vantournhout, *Vanthorhout*

Aux Subs les vendredi 7 et samedi 8 avril

DOULLY PAYE SA TOURNÉE

Humour / Un nom douillet, une verve grivoise, crue, parfois joliment obscène : Doully - celle qui surnomme son public « *ses p'tits culs* » - passe deux fois en région ce mois-ci, nous voici ravis. PAR LOUISE GROSSEN

C'est à l'Espace Gerson du mercredi 5 au samedi 8 avril que l'humoriste, présentatrice de l'émission *Groland* (Canal+), viendra présenter *Hier, j'arrête!*, un nouveau spectacle dans lequel le politiquement correct semble avoir rejoint la grève. Disclaimer oblige, (« *sinon, ils ne m'écoutent pas* »), Doully commence toujours par dissiper les soupçons : non, elle n'est pas montée sur scène avec deux grammes. Cette voix de rogomme que l'on croirait sortie du bar un peu trop tard, elle la tient depuis sa tendre enfance. « *L'avantage, c'est que cette voix m'a évité une bonne dizaine de viols* » ironise-t-elle. Les bases sont posées, Doully peut commencer.



© MICKEL LESOIR

Allez, on se met au goulot !

UN PARCOURS ACCIDENTÉ

Elle raconte avec une agilité olympique son parcours accidenté, son passé d'ex-héroïnomane – « *de Stalingrad, la seule chose que je n'ai pas pris, c'est le métro* » – revenue depuis belle lurette à une sobriété drastique. Elle raconte ses jobs de doubleuse de films porno (cette voix, encore), puis ses péripéties journalières et ses hontes, qu'elle conte aussi chaque mois à Charline Vanhoenacker (France Inter). De sa carrure délicate plutôt empruntée aux princesses des Mille et Une Nuits qu'aux pochtronnes du PMU, Doully distille avec un humour noir bien senti quelques bonnes leçons sur nos propres addictions... Il faut ajouter que la reine de l'humour acide, Blanche

Gardin, n'y est pas pour rien dans ce barouf puisqu'elle a participé à l'écriture du spectacle.

Les représentations à Gerson sont bientôt complètes. Séance de rattrapage, ou plutôt d'échauffement quelques jours avant, au Radiant à Caluire : l'humoriste partage le plateau du Stand-up Comedy Show avec Jason Brokerss, Tania Dutel, Hakim Jemili et la relève du stand-up : John Sulo, Nam-Nam, Merwane Benlazar et Lucas Hueso. On s'en ressert un p'tit ?

→ **Doully, Hier, j'arrête !**

À l'Espace Gerson du mercredi 5 au samedi 8 avril

→ **Stand-up comedy Show**

Au Radiant-BelleVue le samedi 1^{er} avril

& AUSSI

THÉÂTRE & CIRQUE

Mister Tambourine Man

Pour qui aime comme nous (à la folie) Leos Carax, voici que son comédien fétiche, Denis Lavant, est sur scène avec le musicien Nikolaus Holz. Ensemble, ils additionnent et font se percuter leurs vies cabossées. Le spectacle écrit par Eugène Durif et mis en scène par Karelle Prugnaud est parfois emporté par des acteurs puissants qui débordent du cadre mais il est aussi touchant et extrêmement singulier.

Théâtre de Vénissieux
8 boulevard Laurent-Gérin,
Vénissieux (04 72 90 86 68)
Ven 31 mars à 20h ; de 5€ à 19€

THÉÂTRE

Bonheur entrepreneur

Cette vidéaste et performeuse belge incarne à elle seule les métiers du cinéma, devant et derrière la caméra, dans un dîner mondain. L'enjeu scénique est que le public voit le tournage dans ce qui, nous promet-on, « *raille les injonctions à la productivité* ». pour le moins intrigant.

Les Subs
8 bis quai Saint-Vincent, Lyon 1er
(04 78 39 10 02)
Jeu 30 et ven 31 mars à 20h ; entrée libre

THÉÂTRE

Adieu Monsieur Haffmann

Grande triomphatrice des Molières 2018 avec quatre récompenses, cette pièce écrite et mise en scène par Jean-Philippe Daguerre se joue à Lyon avec un casting local

comme cela avait été le cas pour *Le Porteur d'Histoire*. Et se déroule à Paris, en 1942 : un patron juif se cache dans le sous-sol de sa boutique qu'il laisse à son employé qui lui demande, en retour, de mettre enceinte son épouse.

Comédie Odéon
6 rue Grolée, Lyon 2e (04 78 82 86 30)
Jusqu'au 31 mars, à 19h, relâche le 24/03 ; de 15€ à 25,50€

THÉÂTRE

Ça marchera jamais

Très touchante, cette création (1h10) de Nicolas Ramond, Prix spécial du jury Célest'1 2019, est un acte précis et très personnel sur les notions d'échec et de doute qui traversent le metteur en scène Nicolas Ramond depuis ses débuts. De grands comédiens portent cet essai : Anne de Boissy et Jean-Philippe Salério

Le Toboggan
14 avenue Jean Macé, Décines (04 72 93 30 14)
Sam 1^{er} avril à 20h30 ; de 11€ à 22€

CIRQUE

S'assurer de ses propres murmures

Voici l'un des 21 spectacles programmés par la Fête du Livre Jeunesse de Villeurbanne. Le collectif circassien de jongleurs Petit Travers et souvent épatant avec une forte dimension musicale. Ce travail créé en 2020 se compose d'un jongleur et un batteur pour approcher au plus le murmure. Dès 6 ans.

CCVA de Villeurbanne
234 cours Emile Zola, Villeurbanne
Dim 2 avril à 15h et à 17h ; entrée libre
Dans le cadre de la Fête du livre jeunesse de Villeurbanne

HUMOUR

Élodie Arnould

Le quatrième mur, ce n'est pas son truc. Le sujet de prédilection d'Élodie Arnould dans *Fu-*

ture Grande ? : un passage à la vie d'adulte - et de femme - difficile, semble-t-il. L'humoriste au visage ultra expressif, à l'énergie communicative et au capital sympathie indéniable partage volontiers ses appréhensions du « *monde des grands* » avec le public. Pourtant, c'est une femme bien accomplie, maman de d'un petit garçon, qui s'adresse à nous avec beaucoup d'auto-dérision, (notamment sur sa taille). Un spectacle tendre et plein de justesse.

Bourse du Travail
205 place Guichard, Lyon 3e
Jeu 6 avril à 20h ; 26€/29€

THÉÂTRE

Atomic alert

Lancement du mois TNG consacré au metteur en scène Frédéric Sonntag. Avant sa création *Socrates* fin avril, voici un spectacle qui promet un peu de fureur avec cinq comédiens doublant en direct un remix de films américains des années 50 pour démonter les mythes.

TNG - Les Ateliers-Présqu'île
5 rue Petit David, Lyon 2e (04 72 53 15 15)
Du 4 au 6 avril, à 20h sf jeu à 20h30 ; de 5€ à 20€
+ article p.13

CIRQUE

Le pas grand chose

Venue d'un grand nom du Nouveau cirque, Johann Le Guillerm, qui a été formé par la première promotion du CNAC dans les années 1980. Travaillant avec des formes architecturales très élaborées, il propose ici une conférence spectacle entrer dans le cerveau d'un chercheur.

Rotonde de l'INSA
Campus de la Doua, 20 av Albert Einstein, Villeurbanne
(04 72 43 82 29)
Jeu 6 avril à 19h30 ; entrée libre
Dans le cadre du festival UtoPistes

23 MARS → 23 AVRIL 2023

LYON BIÈRE UNIP LUG GED

ATELIERS DE DÉGUSTATION
TAP TAKE OVER
RENCONTRES
SOIRÉES



OLIEUX

UNE SÉRIE D'ÉVÉNEMENTS
DANS LE CADRE DU

lyon bière festival #6

BIER ONOMY t!ntamarre welovecraft



ORGAO
beer house & more

WWW.ORGABEERHOUSE.COM
145 RUE SEBASTIEN GRYPHE
69007 LYON 04 26 18 70 12



L'ÉPICERIE MODERNE

Agenda Avr. > Juin 2023

01 AVR. CARINA SALVADO
FADO-POP

06 AVR. FOREVER PAVOT + CANNIBALE
INDIE POP / GARAGE EXOTIQUE

07 AVR. ASTÉRÉOTYPIC
ROCK

28 AVR. ZAHO DE SAGAZAN
CHANSON POP

07 MAI KINGS OF CONVENIENCE
FOLK

12 MAI KAMAAL WILLIAMS
JAZZ / HIP-HOP / SOUL

25 MAI GRAND BLANC
ROCK

02 JUIN WENDY MARTINEZ
CHANSON POP

MAIS AUSSI :
LES EXPO AVEC ANNE-LAURE ETIENNE
LES RELÂCHES AVEC BLIND TEST NINA & SIMONE
LE JEUNE PUBLIC AVEC UN CONTE MUSICAL POP

+ D'INFOS ET BILLETTERIE :
WWW.EPICERIEMODERNE.COM
ET RÉSEAUX SOCIAUX

Conception graphique : KOLLEBOLLE.COM - Photo © Anne-Laure Étienne - Licences : L-D-20-5221 / L-D-20-5220 / L-D-20-5219

ASTÉRÉOTYPIC : TROUBLE DU SPECTRE ROCKISTIQUE

Rock / Collectif musical né d'ateliers d'écriture dans un IME, Astéréotypic est devenu l'un des projets les plus enthousiasmants et sauvages du rock français. Une véritable claque discographique et scénique qui doit autant au charisme de ses chanteurs autistes qu'à leurs textes flamboyants. PAR STÉPHANE DUCHÊNE

C'est sans doute la chose la plus rock, la plus punk et la plus atypique qu'il nous a été donné d'entendre depuis longtemps. Une musique sauvage, sidérurgique, au bord de l'explosion (et parfois plus qu'au bord) au service de textes oniriques et rageurs. C'est Astéréotypic, l'une des sensations du rock français de ces derniers mois, auteur de l'album *Aucun mec ne ressemble à Brad Pitt dans la Drôme*. Et dont la particularité est de placer l'autisme sur la carte du rock. Pour qu'il dégomme tout le paysage.



Les meilleurs ambassadeurs de la Drôme

plus prompt à ne pas comprendre et/ou accepter la différence.

20 EUROS

Tout part, il y a bien longtemps en 2010, d'un atelier d'écriture dispensé à quelques jeunes atteints de troubles du spectre autistique par Christophe Lhuillier, éducateur et musicien. De là naît de la poésie. Une musique se pose par-dessus, calme au départ, illustrative, puis de plus en plus vénère, rageuse, quand il s'agit de se mettre au diapason du charisme de ses auteurs-interprètes. C'est la naissance d'un collectif. Pas forcément très bien accueilli dans le monde du handicap, comme le raconte souvent Christophe Lhuillier. Paradoxalement, sa notoriété et le respect qui va avec, Astéréotypic les gagne d'abord dans le milieu "ordinaire", ainsi que le nomme Christophe. Celui-là même qui est habituellement le

Le groupe est constitué à moitié de musiciens professionnels, dont Arthur B. Gillette et Éric Tafani du groupe folk Moriarty, et de jeunes autistes, dont la bête de scène Yohann Goetzmann, l'impressionnant Stanislas Carmont, déclamateur en chef (le timbre de Depardieu, enfermé et libéré par un jeune homme au phrasé très vieille France), grand maître d'un absurde bien à lui et auteur de textes délirants sur un billet de 20€ (20 euros), ou ce qui le met en colère (*Colère sur le disque précédent, L'énergie positive des Dieux*).

C'est à Claire Ottaway, fan de musique classique et de Céline Dion, que l'on doit *Aucun mec ne ressemble à Brad Pitt dans la*

Drôme, titre qui donne son nom au dernier album, largement acclamé, et se livre à un jeu des sosies. Du fait d'être le produit d'auteurs autistes, les textes d'Astéréotypic déroulent une sensibilité, une colère et un humour en parfait décalage avec ce que l'on peut entendre dans le paysage rock (on peut néanmoins voir un léger cousinage avec les slogans néo-situ d'un Diabologum). Créant par là une friction avec notre approche convenue des choses, qui fait des étincelles et ouvre des portes de perception. Et probablement change l'axe du regard porté sur la particularité de ces interprètes neuro-atypique qui nous montrent avant tout ce qu'ils ont en plus. Et qui nourrit cet art brut musical et textuel.

→ Astéréotypic

À L'Épicerie Moderne le 7 avril

COLLECTION PRINTEMPS

- 01.04 DERYA YILDIRIM & GRUP ŞİMŞEK + CAPTAIN STAMBOLOV
- 04.04 CHIPO
- 06.04 JUNGLE BY NIGHT
- 13.04 SWELL - HOMMAGE À DAVID FREEL
- 14.04 SUBMARINE FM & OCEAN FLOUNK + CLAUSTINTO + SAKU SAHARA
- 18.04 MIŁENA
- 26.04 PAUL MORIS + TEY + ARGENTIQUE
- 05.05 ROUQUINE + TWO FACES
- 09.05 PONTEIX
- 11.05 MAZALDA + PARRANDA LA CRUZ
- 12.05 REGARDE LES HOMMES TOMBER
- 16.05 SAMUEL ISOARD
- 24.05 DARWELLS + PHEME
- 26.05 MAXWELL FARRINGTON & LE SUPERHOMARD
- 27.05 FESTIVAL FANFARE: MARCEL FRONTALE
- 31.05 FOCUS ARTS NUMÉRIQUES AVEC L'AADN
- 02.06 FOREST POOKY + SONS OF BUDDHA + CHRIS GORDON
- 06.06 A PLACE TO BURY STRANGERS + CAMILLA SPARKSSS
- 07.06 ARKANGE + DELAYRE + JEY KHEMEYA
- + PERSONNE
- 10.06 WEST SIDE FEST
- 21.06 MÊME PAS CAP! LA FÊTE DE LA MUSIQUE POUR LES ENFANTS

MAR 23

JUIN 23

MARCHÉ GARE
SCÈNE DE MUSIQUES ACTUELLES

LIEU DE MUSIQUES VIVANTES
LYON 2^e CONFLUENCE

4-8 PLACE HUBERT MOUJER
69002 LYON
RÉS. 04 72 40 97 13
INFO@MARCHEGARE.FR
WWW.MARCHEGARE.FR

/ MUSIQUE CLASSIQUE

JEAN-CHRISTOPHE SPINOSI DIRIGE MOZART



Violoniste et chef d'orchestre né à Drancy en 1964, Jean-Christophe Spinosi est l'un des fondateurs de l'ensemble orchestral Matheus en 1991 à Brest. Avec Matheus, il a été invité dans de nombreuses et prestigieuses salles internationales, et est connu pour ses enregistrements d'œuvres de Vivaldi. Mais son intérêt musical est beaucoup plus large, allant de la musique baroque à la musique contemporaine du XXI^e siècle. Spinosi collabore aussi régulièrement avec le contreténor français Philippe Jarrousky, et s'aventure dans le domaine de l'opéra, avec des metteurs en scène parfois singuliers comme l'espégle artiste contemporain Pierrick Sorin...

À Lyon, Jean-Christophe Spinosi dirigera l'ensemble Matheus et le Chœur Vox 21 pour un double programme Mozart : la dernière symphonie du compositeur, dite *Jupiter*, conçue en 1788, et sa *Grande Messe en ut mineur* datant de 1782. Cette dernière, fortement influencée par Bach et Haendel, pourtant inachevée, est souvent considérée comme l'œuvre religieuse la plus forte de Mozart, hormis son *Requiem*. La Symphonie *Jupiter* clôt quant à elle la dernière trilogie symphonique de Mozart, avec un finale éclatant, et annonce, selon certains, les symphonies à venir de Beethoven.. JED

→ W.A. Mozart, *Grande Messe en ut mineur et Symphonie No41 : Jupiter* À la Chapelle de la Trinité (Les Grands Concerts de Lyon) jeudi 30 mars

LES HISTORIQUES DE LA FREE PARTY À L'HONNEUR AU REPERKUSOUND

Festival / Pour sa 18^e édition, le Reperkusound s'offre un voyage dans le temps et remonte aux origines de la free party, conviant des anciens des Heretik et des Spiral Tribe. PAR ENZO MARTINEZ

Pour fêter sa majorité, le festival Reperkusound retourne aux origines des rassemblements indissociables des musiques électroniques : la rave, voire même les free partys. Lors de la soirée du vendredi 7 avril, six prestations s'enchaîneront pour replonger le public au siècle dernier, lors de l'âge d'or de la techno hardcore & tribe.

Trois artistes issus du mythique collectif Heretik System se succéderont, à commencer par Popof, devenu star internationale depuis, qui revient pour l'occasion à ses premières amours en jouant un set hardtek, rapide et nerveux, dans la veine de ses premiers succès.. Deux de ses comparses d'alors, qui faisaient tourner en bourriques les gendarmes lancés à leurs trousses, sont aussi au programme en back2back : Beuns et Nout.

SPIRAL TRIBE EN FORCE

Seront aussi présents trois membres de la Spiral Tribe, ces Anglais qui ont traversé la Manche au début des 1990's, chassés par Margaret Thatcher et ses lois anti-musiques répétitives : Ixindamix et Crystal Distortion, réunis sous la bannière Acid Cheese Alliance, et leur comparse 69db. Une sacrée nuit de rave s'annonce en ce vendredi 7 avril, qui rappellera quelques souvenirs aux anciens du mouvement free party.

La troisième nuit du festival proposera un autre type de revival avec le collectif La Darude, qui débarque pour une soirée eurotrance : une am-



DJ Fingerblast - DR

Tenue correcte exigée

bianche Y2K toute la nuit ! Au programme, des DJs venus de toute l'Europe, comme DJ Fingerblast, BASS-D ou encore DJ Kwamê. Des pionniers de la scène aux nouvelles recrues inspirées par les sonorités d'une autre époque, la programmation de la 18^e édition du Reperkusound devrait satisfaire différents amateurs de musiques électroniques...

→ Reperkusound

Au Double Mixte du vendredi 7 au dimanche 9 avril

& AUSSI

ROCK Hot Garbage

Voilà un nom particulièrement d'actualité à l'heure des grèves des éboueurs qui transforment les villes en décharge fumante. Bon, en réalité la musique d'Hot Garbage se construit moins sur un tas d'ordures que sur les cendres (fumantes elles-aussi) du psychédéisme garage tel qu'entrevu du côté de San Francisco et d'un genre de post-punk neurasthénique. Le tout depuis Toronto, Canada. Sonic En face du 4 quai des Étroits, Lyon 5e Mer 29 mars à 20h ; 10€

FOLK Aldous Harding

Après Alela Diane, c'est une autre princesse du folk qui vient adoucir les mœurs scéniques des Lyonnais. S'il y a une légère parenté avec la Californienne, elle n'est pas géographique (elle est Néo-Z). Qui plus est, Aldous, qui flirte volontiers avec l'indie pop malicieuse, est plus joueuse qu'Alela, moins traditionnelle, plus sensuelle, parfois plus mal élevée. Épicerie Moderne Place René Lescot, Feyzin Jeu 30 mars à 20h30 ; 14€/16€/18€

ROCK Matmatah

Voilà déjà 25 ans que Matmatah a donné un goût de choucroute au rock français : tube énorme avec *Lambé an Dro*. Avant de sévèrement rentrer dans le rang. Mais puisque tout se fête aujourd'hui, cet anniversaire est l'occasion de venir fêter cet ancien succès. Il y aura bien quelque amateur de bière pour profiter de l'aubaine. Transbordeur 3 boulevard Stalingrad, Villeurbanne Jeu 30 mars à 20h30 ; 29€/33€/35€

POP Wendy Martinez

S'il fallait faire entrer (par obligation uniquement) la chanteuse Wendy Martinez dans une catégorie, ce serait celle du rétro-futurisme qui mêle innovation technique d'antan et chanson vieille France telle qu'à l'apogée du genre dans les années 1970. Le tout recouvert d'un vernis résolument pop. Un régal. album. Marché Gare 4-6 Pl. Hubert Mounier, Lyon 2e Ven 31 mars à 20h ; de 10€ à 20€

OPÉRA Le Château de Barbe-Bleue

C'est l'unique opéra (très court : une heure) de Béla Bartók, composé en 1911 sous l'influence du *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy. Le metteur en scène ukrainien Andriy en livre une double lecture avec deux interprétations successives : la première insistant sur les émotions et les idéaux de

Judith et de Barbe Bleue, la seconde plus cinématographique et cauchemardesque où l'amour prend une face monstrueuse... Opéra de Lyon Place de la Comédie, Lyon 1er Dim 2 avril à 16h ; de 10€ à 85€ + article sur petit-bulletin.fr

OPÉRA Les Noces de Figaro

Olivier Assayas devait mettre en scène le tube de Mozart mais c'est finalement le metteur en scène et réalisateur roumain Eugen Jebeleanu qui s'y colle. Un metteur en scène qui interroge les normes, les identités, la liberté d'expression. Il part ici du point de vue du personnage de Chérubin pour faire vaciller les identités de genre, et construit un dispositif scénique démultipliant les espaces en poupées russes. Opéra de Lyon Place de la Comédie, Lyon 1er Le 1^{er} et 4 avril à 20h ; de 10€ à 110€ + article sur petit-bulletin.fr

CHANSON Stephan Eicher

Ce qu'il y a de bien avec Stephan Eicher, c'est qu'on peut assister à chacune de ses tournées sans presque jamais avoir d'impression de déjà-vu. Le Suisse est en effet un adepte des configurations changeantes et des orchestrations chamboule-tout (acoustique, automates, fanfare...). Il revient ici avec un spectacle inédit baptisé *Le Ventre de la baleine*. Radiant-BelleVue 1 rue Jean Moulin, Caluire Du 3 au 5 avril, à 20h30 ; 42€



28 JUN 13 JULLET / 2023 42^e ÉDITION



NORAH JONES
JOE BONAMASSA
MELODY GARDOT
PAT METHENY
SELAH SUE
MARCUS MILLER
MEUTE
DEE DEE BRIDGEWATER
SNARKY PUPPY
MAVIS STAPLES
JACOB COLLIER
ELECTRO DELUXE
JACOB BANKS
GRUPO COMPAY SEGUNDO
INCOGNITO
GORAN BREGOVIĆ
LEE FIELDS
OXMO PUCCINO
& YARON HERMAN
SAMARA JOY
FAADA FREDDY
CIMAFUNK
DOMI & JD BECK...

Programme complet sur jazzavienne.com



KAAMELOTT

PREMIER VOILET

EN CINÉ-CONCERT

LYON HALLE TONY GARNIER

23 SEPTEMBRE 2023

ORCHESTRE NATIONAL DE LYON / SPIRITO / ERNST VAN TIEL, DIRECTION

www.kaamelott.com



On peut payer en francs ?

BANDES À PART

Underground / Depuis son invention à la fin des années 1950, la cassette a connu de multiples vies. Pour rendre hommage aux contre-cultures que ce petit rectangle de plastique a aidé à développer, une exposition vient de débiter à la bibliothèque de la Part-Dieu. À vos stylos Bic ! PAR ENZO MARTINEZ

Boudée par le grand public depuis l'adoption du CD au tournant du millénaire, la cassette a fait un timide retour en tant qu'objet de collection depuis 2014, entre autre grâce à la sortie du film *Les Gardiens de la Galaxie*. Souvent utilisée comme édition spéciale ou limitée pour les fans, sa part du marché augmente chaque année après un hiatus de près de vingt ans. Icône des années 1980, la cassette a joué un rôle pivot dans le développement de

nombreuses contre-cultures aux quatre coins du monde. Sa petite taille, sa grande disponibilité et la facilité d'enregistrement sur ce format faisait d'elle un outil de promotion idéal pour les artistes indépendants. Les années 1980 ont également connu un grand nombre d'innovations technologiques, dont une petite révolution pour le monde de la musique : le Portastudio de Tascam, une solution tout-en-un pour enregistrer et mixer plusieurs instruments en même temps sur cassette,

pour une portabilité optimale.

UN GÉANT QUI TIENT DANS LA POCHE

Au même moment, les jeunes Européens découvrent la musique industrielle, le post-punk et la no wave, genres dérivés du punk apparus à la fin des années 1970 et représentés par des groupes tels que Cabaret Voltaire, Siouxsie and the Banshees ou encore ESG. Inspirés pas ces courants musi-

caux, ces mêmes jeunes, aussi bien citadins que campagnards, forment des groupes et des labels indépendants, et se saisissent de toutes les technologies et services à leur disposition pour diffuser leurs productions. Ainsi, des albums et compilations sont enregistrés à la maison sur cassette grâce au Portastudio, accompagnés de lettres, catalogues et fanzines fabriqués sur machine à écrire électrique, puis photocopiés en grand nombre avant d'être envoyés par La Poste, aussi bien dans l'Hexagone qu'à l'international.

La cassette était alors omniprésente : dans la voiture comme à la maison, dans la stéréo, le répondeur téléphonique et même l'ordinateur pour stocker des programmes ! Créée en 1963 par l'ingénieur Lou Ottens et son équipe pour l'entreprise Philips, la cassette se popularise tout au long des années 1970 et devient, grâce à l'arrivée des lecteurs portables, le format dominant à partir du milieu des années 1980. Ce n'est qu'en 1993 qu'elle se fait détrôner par le CD avant de devenir dormante pendant près de vingt ans.

HOMMAGE À UN MOUVEMENT TROP PEU CONNU

Cette scène, l'anthropologue Simon Debarbieux tombe dessus il y a huit ans lorsqu'il arrive à Lyon. En travaillant avec LYL Radio ou le disquaire Sofa Records, il découvre l'histoire de ces labels comme Organic Tapes, originaire de Grenoble, et contacte son fondateur Didier Gibelin pour récupérer ses archives dans le but de les numériser. « *Je me suis dit qu'il y avait un truc à faire. J'avais connaissance d'une subvention de la DRAC et de la Région sur les "Mémoires des XX^e et XXI^e siècles", j'ai monté un dossier après m'être entouré des*

bonnes personnes et j'ai proposé un certain nombre d'évènements, dont l'exposition Contre-Bande », se remémore-t-il.

Nichée au quatrième étage de la bibliothèque de la Part-Dieu, l'exposition retrace de façon compacte l'histoire de ce mouvement, vitrine du DIY à ses débuts et aussi contestataire que le punk, bien que moins médiatisé. En une quarantaine de minutes, les visiteurs découvriront ces jeunes gens voulant faire de l'art sans le maîtriser, que ce soit du dessin, de la musique ou du cinéma, tout en assumant leur manque d'expérience dans ces domaines.

Comme une frise chronologique, *Contre-Bande* explore toutes les facettes du mouvement, en commençant par ses influences. Ainsi, on retrouve Throbbing Gristle comme fondation musicale, et les mouvements Dada, Fluxus ainsi que le futurisme en tant qu'inspiration esthétique des fanzines (*25 Mensuel, Vision du Monde*) et pochettes d'albums (Cripure, In Æternam Vale). Plus loin, une section est dédiée aux grands labels de l'époque comme Organic Tapes ou RR Products, et un focus est fait sur les correspondances entre les différents artistes et labels, en mettant l'accent sur le *mail art* adonnant des enveloppes venant des six coins de l'Hexagone, d'Europe et d'ailleurs.

Pour les férus d'art contestataire, de musiques alternatives, les curieux d'une époque révolue : une exposition à voir absolument.

→ Contre-Bande, musiques alternatives et culture cassette en AURA 1980-1999

À la bibliothèque municipale de la Part-Dieu jusqu'au 19 août

TOURS DE BABILS ET DÉTOURS SENSIBLES

Art contemporain / L'Institut d'Art Contemporain consacre à Camille Llobet une importante et très réussie exposition monographique. À travers, surtout, des vidéos mises en espace, l'artiste nous convie à un partage du sensible, et à la découverte de singulières modalités d'expressions. PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE

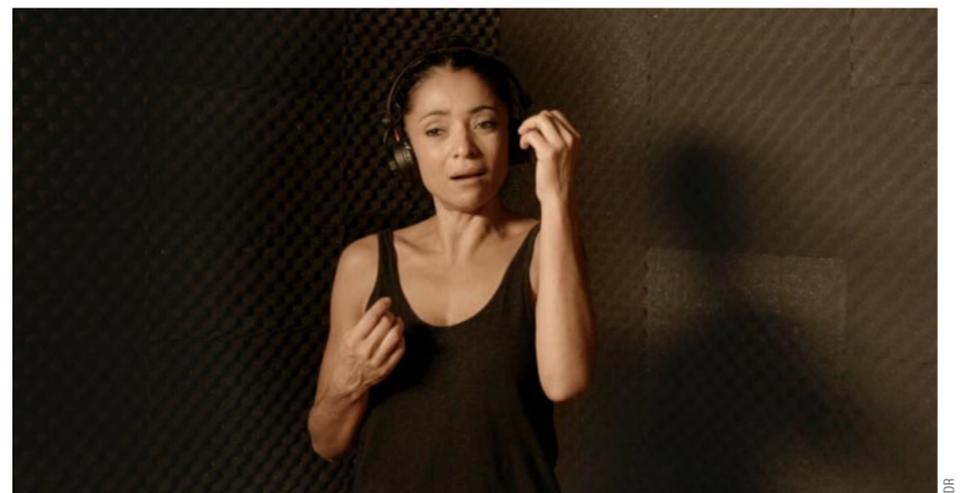
Des corps cadrés serrés dans des espaces sombres et vides (studios d'enregistrement, salle de spectacle, ou même l'intérieur de la pile d'un pont...), des visages hyper concentrés sur ce qu'ils perçoivent à l'extérieur ou à l'intérieur d'eux-mêmes, des corps effectuant des gestes ou des vocalises qui tentent de traduire avec précision ces perceptions... Ainsi pourrait-on décrire une grande partie des films vidéos que Camille Llobet présente à l'Institut d'Art Contemporain.

Au sein d'un parcours lui-même pensé comme un volume en clair-obscur visant à intensifier nos perceptions de spectateur, on découvre toute une série de corps en action, énigmatiques, dont le sens des mouvements échappe, mais dont la présence et l'expressivité frappe immédiatement et fortement ! Des corps parlent donc à notre corps, sans que l'on sache bien de quoi (l'exposition se propose en un aller-retour, avec un aller sans trop d'informations – juste des titres d'œuvres et quelques mots évocateurs, et un retour avec un document décrivant le contenu des scènes filmées), mais intuitive-

men, « *ça nous parle* ». Et si ces corps sont dépouillés à l'extrême (presque jusqu'à l'abstraction) et cadrés dans une très grande proximité, ce n'est nullement pour nous en dévoiler l'intimité mais la sensibilité. L'exposition se propose littéralement comme un partage du sensible, passant par le regard, la voix chantante, les gestes, la posture, entre performeurs et spectateurs.

TERRAINS D'EXPRESSIONS

« *Chaque œuvre commence par une rencontre et un questionnement à expérimenter ensemble. J'imagine d'abord des dispositifs de tournage précis prenant le parti de l'expérience filmée et réalise ensuite des montages vidéo et sonore à la fois intuitifs et visant une radicalité formelle* » écrit Camille Llobet sur son site d'artiste. Ces rencontres, nous précise-t-elle, sont « *autant d'explorations de territoires étrangers, comme par exemple ceux de la langue des signes, de la voix et du chant d'une soprano, de l'alpinisme ou du sport de haut niveau...* » En parcourant l'exposition à l'envers et avec une feuille de salle en main, on apprend ainsi qu'une soprano professionnelle



Drôlement bien insonorisée, la cabine : on n'entend rien

restitue les babillements et les interjections d'Alice, la fille de l'artiste. Que des sportifs de haut niveau (escalade, course automobile, ski...) répètent mentalement, et en quelques gestes minimalistes, une séquence clef de leur sport. Qu'une femme sourde, aux côtés d'un chef d'orchestre, décrit en langage des signes et en gestes expressifs ce qu'elle perçoit de la musique exécutée par l'orchestre. Que des paires de performeurs restituent une scène du film *Pickpocket* de Robert Bresson...

SOUS LE SIGNE DE BRESSON

Robert Bresson est l'une des influences majeures de Camille Llobet : épuration de la gestuelle jusqu'à l'abstraction, répétition des mouvements jusqu'à l'épuisement et à l'hypnose, attention aux détails, sobriété des dispositifs filmiques...

Camille Llobet nous propose un rapport au corps et à son expressivité qui se veut à la fois direct, radical, épuré. Un corps sans texte qui nous "parle" seulement par des images (visuelles, sonores, kinesthésiques) et des formes gestuelles, émises dans un moment de forte concentration et après moult répétitions. Contournant le langage verbal, l'artiste explore, isole et compose avec des langages autres, sensibles, physiques. Ses vidéos ressemblent à des volumes sculptés, dont la contemplation touche en nous une sensibilité d'avant la parole, ou hors parole. Soit de singuliers corps parlants, sans parole.

→ Camille Llobet, Fond d'air

À l'Institut d'Art Contemporain à Villeurbanne jusqu'au dimanche 28 mai



Moellon sans chocolat (suggestion de présentation)

DOUZE FAÇONS DE RESPIRER

Art contemporain /

Intitulée *À pleins poumons*, la nouvelle exposition de la Fondation Bullukian réunit douze artistes contemporains autour du thème du souffle, sous toutes ses formes et même jusqu'au... dernier souffle. L'accrochage est très varié dans ses médiums (photographies, vidéos, installations, sculptures...) et très agréable à parcourir. On y découvre plusieurs œuvres poétiques et esthétiques, comme la grande bulle irisée de Miguel Arzabe qui parcourt en apesanteur un paysage forestier, les photographies sur verre d'Aurélie Pétrel, ou les énigmatiques portraits des Espagnols Arguine Escadon & Yann Gross réalisés en Amazonie péruvienne...

D'autres œuvres intriguent et saisissent encore davantage, comme l'ensemble de miroirs de Jean-Baptiste Caron qui, lorsque l'on souffle dessus, laissent brièvement apparaître quelques mots, quelques fragments de phrases éphémères. Ou bien, comme les vieux objets glanés dans les rues de Paris (ventilateur, panier, tête de statuette...) et réunis par Deborah Fisher, et comme figés dans le temps en les "engluant" dans du verre soufflé. Enfin, le compositeur Vahan Soghomonian présente une installation sonore hypnotique qui évoluera dans le temps de l'exposition. JED

→ À pleins poumons

À la Fondation Bullukian jusqu'au samedi 15 juillet

& AUSSI

ART CONTEMPORAIN Sur le fil

À ce jour, l'URDLA, atelier d'estampes né en 1978 et lieu d'exposition, a reçu déjà quelque 500 artistes en résidence qui y ont réalisé plus de 2000 œuvres ! L'exposition collective *Sur le fil* réunit une quarantaine d'œuvres produites récemment par une trentaine d'artistes, de générations et d'univers très différents. On y retrouve Christian Lhopital avec quelques eaux fortes aux personnages tour à tour drolatiques ou fantomatiques, une artiste présentée récemment à la Biennale d'Art Contemporain Phoebe Boswell, une photographe qui a beaucoup travaillé autour de Georges Bataille, Anne-Lise Broyer, ou la malicieuse et jeune artiste Lucy Watts...

URDLA
207 rue Francis de Pressensé,
Villeurbanne (04 72 65 33 34)
Jusqu'au 2 avril, mar au ven de 10h à 18h, sam et dim de 14h à 18h ; entrée libre

ILLUSTRATION Aurore Petit

Expo sur deux niveaux de l'autrice et illustratrice de la trilogie *Bébé ventre*, *Une maman c'est comme une maison* et *La petite sœur est un diplodocus*. Ses dessins sont reproduits en grand et surtout elle invite à s'immerger dans son travail avec des extraits de pop-up XL ou des memento mori jusqu'à la possibilité de se vêtir des habits de son personnage Dolorès Wilson. Ludique et tendre.
Maison du Livre, de l'Image et du Son

247 cours Émile Zola, Villeurbanne
(04 78 68 04 04)
Jusqu'au 8 avril, mer de 11h à 19h, sam de 10h à 18h, lun, mar, jeu, ven de 16h à 19h sf sam 1er et dim 2 avril de 10h à 19h ; entrée libre

ÉGYPTOLOGIE Toutankhamon, à la découverte du pharaon oublié

Pas de syndrome de Stendhal en vue du côté des visiteurs de l'exposition *Toutankhamon, à la découverte du pharaon oublié*, à La Sucrière : aucun objet réel retrouvé dans son hypogée ou ailleurs lors de fouilles ultérieures n'est visible au fil de la visite. Tout n'est que reproduction. Fidèles, et soignées : ce sont les meilleurs musées d'Europe et surtout celui du Caire (le Supreme Council of Antiquities Replica Production Unit, exactement, pour 250 d'entre eux) qui ont façonné ces imitations d'artefacts. Faut-il s'y rendre tout de même ? Assurément, oui. En étant conscient de cet écueil, et de l'angle choisi : suivre l'archéologue Howard Carter sur les traces de son expédition ayant mené à la découverte du tombeau tant recherché.

La Sucrière
Les Docks, 49-50 quai Rambaud,
Lyon 2e (04 27 82 69 40)
Jusqu'au 24 avril 23, mar au ven de 9h à 17h, sam au dim de 10h à 18h ; de 6€ à 17€

HISTOIRE Spectaculaire ! Le divertissement chez les Romains

Faire du marketing avec les stars les plus populaires, mécéner des événements sportifs ou culturels... les Romains y avaient déjà pensé et l'ont fait, dans toute la Gaule mais aussi beaucoup Lyon, une des rares cités de la Gaule

avec Rome à posséder un théâtre, un amphithéâtre, un cirque et un odéon. Dans un parcours très accessible et passionnant, le musée Lugdunum fait le tour de ces questions
Lugdunum
17 rue Cléberg, Lyon 5e
(04 72 38 49 30)
Jusqu'au 11 juin 23, mar au ven de 11h à 18h, sam et dim de 10h à 18h ; 4,50€/7€

HISTOIRE Qu'est-ce que tu fabriques ?

Voici la troisième et la plus vaste des quatre parties du parcours renouvelé du MHL, musée d'histoire de Lyon. Elle est dédiée à Lyon « industrielle et ouvrière » et parcourt les industries - ceux qui les possèdent et ceux et celles qui les font tourner - depuis la Renaissance à aujourd'hui. La soierie est particulièrement bien documentée. Et jamais les révoltes des ouvriers ne sont oubliées.
Musées Gadagne
1 place du Petit Collège, Lyon 5e
(04 78 42 03 61)
Jusqu'au 30 juin 23, du mer au dim de 10h30 à 18h ; 6€/8€

ART CONTEMPORAIN Jesper Just

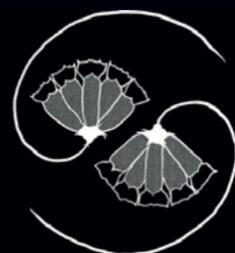
Dans le film *Interfears* (16 minutes) du Danois Jesper Just, on voit l'acteur Matt Dillon passer une IRM cérébrale tout en écoutant une symphonie de Mahler. Un dispositif assez simple, mais ce film, au très beau rendu hypnotique, amorce une réflexion sur l'expression de nos émotions et notre capacité à les appréhender : à travers la musique, les mots, les images artistiques ou scientifiques...
Musée d'Art Contemporain
Cité Internationale, 81 quai Charles de Gaulle, Lyon 6e (04 72 69 17 17)
Jusqu'au 9 juil, mar au ven de 11h à 18h, sam et dim de 11h à 19h ; de 10€ à 20€



LA SAS CONCERTS PRÉSENTE

GODSPEED YOU!
BLACK EMPEROR

14 AVRIL 2023
LE TRANSBORDEUR



THE LAST
INTERNATIONALE

09 MAI 2023
NINKASI GERLAND

TESTAMENT
EXODUS + VOIVOD
30 MAI 2023
LE TRANSBORDEUR



AMON AMARTH
19 JUIN 2023
LE TRANSBORDEUR

TOUCHÉ AMORÉ
03 JUILLET 2023
NINKASI GERLAND



JOHN BUTLER
16 JUILLET 2023
RADIANT-BELLEVUE

PRENEZ VOS PLACES SUR LASASCONCERTS.COM



© Patricia Normand / JC Lattès

Alice dans l'evii

ALICE GÉRAUD

« Le moindre fait divers ne fait pas fait de société, mais là, c'est différent »

Quais du Polar / En 2018, Dino Scala "le violeur de la Sambre" était enfin arrêté. Comment, pendant trente ans, sur un territoire d'une trentaine de kilomètres à la frontière de la Belgique, les crimes de Dino Scala n'ont-ils pas été reliés entre eux ? La journaliste Alice Géraud mène l'enquête, passionnante, et surtout montre à quel point la parole des femmes victimes de violences sexuelles n'a pas été entendue. Entretien, avant sa venue à **Quais du Polar**. PROPOS RECUEILLIS PAR NADJA POBEL

/ REPÈRES

1976

Naissance à Clermont-Ferrand

1998-2001

Journaliste à *Lyon Capitale*

2001

Diplômée du CFPJ, centre de formation et de perfectionnement des journalistes, Paris

2001-2015

Journaliste à *Libération*

2011

Toni 11.6, histoire du convoyeur (Stock) sur Toni Musulin, adapté au cinéma en 2013

2015-2019

Co-fondatrice et co-directrice de la rédaction du site *Les Jours*

2023

Sambre

Le territoire, ce Val de Sambre, est très précisément décrit avec ses tunnels sous la voie rapide où l'on va à pied pour économiser un ticket de bus, ses voies ferrées. Il est âpre. Qu'est-ce qui vous y amène ?

Alice Géraud : J'arrive là par la découverte de ce fait divers qui parvient à mes oreilles via la télévision, les dépêches : un homme est soupçonné d'avoir agressé et violé des dizaines et des dizaines de femmes pendant trente ans sur un tout petit territoire. Il commettait ses agressions entre son domicile et son travail, le long d'une route de 27 km qui longe la Sambre. Ce territoire est très important pendant mon enquête par sa taille, qui rend ce fait divers complètement incohérent et qui m'interpelle — comment est-ce possible de commettre autant de crimes sur un si petit territoire et aussi longtemps ?

La première fois que j'y vais, je ne connais pas ces terres, au sud du département du Nord, très isolées du territoire lillois, pas très loin du Valenciennais, mal desservies et, presque comme les Ardennes, c'est une enclave vers la Belgique. Je prends un train pour Maubeuge. La connaissance du territoire est un enjeu important dans l'enquête journalistique et dans la construction du récit car il faut que j'apprenne à le connaître de façon géographique, c'est important, car on apprendra au procès que le violeur le connaît par cœur. J'en étais très étonnée ; il est chasseur, il fait du VTT, il connaît le moindre chemin de ces 27 km.

Et la Sambre est une région vulnérable, très sinistrée économiquement, une ancienne région industrielle qui ne s'est jamais relevée de la crise des années 1970. Le taux de pauvreté et de chômage y est très élevé. Je pense que cette dimension sociale n'est pas anodine dans cette histoire, car les victimes avaient une sorte de double vulnérabilité : vulnérabilité de femmes et vulnérabilité sociale, qui joue beaucoup contre elle à partir du moment où elles décident de porter plainte et d'aller dans un commissariat et, plus encore, face à la justice. Ça va compliquer la prise en compte de leur parole, le fait de pouvoir être victime, d'avoir accès au droit. Même s'il y a beaucoup de

choses qui s'améliorent entre le début de l'histoire en 1988 et le procès en 2022 : on voit bien qu'être pauvre rend compliqué le fait de pouvoir obtenir justice.

Une exception confirme cette règle dans le livre : celle de Patricia, la directrice d'école, violée à son domicile. Elle est aussi l'épouse d'un cadre d'une grosse entreprise de la région, sa maison est en face de celle du maire et elle connaît ses droits, elle prend un avocat, elle aura donc accès à la suite de l'enquête.

Elle a aussi été victime des faits les plus graves, les plus violents. Ça joue dans l'attention de la police et la justice à son égard, mais effectivement sa prise en charge est très différente des autres. La police est prévenue par un coup de fil du maire. Le procureur se déplace immédiatement sur les lieux et surtout elle a accès aux droits car elle en a connaissance, elle est moins vulnérable face à cette machine terrible, bureaucratique et complexe qu'est la justice.

Ce que vous racontez est une cascade de faillites, à commencer par celle de la qualification des faits. Le caractère sexuel est souvent supprimé.

Non, ce ne sont pas les bons mots. On pourrait raconter cette histoire en lisant les procès-verbaux de l'époque. Je l'ai fait. On a une histoire. Et si on pose dessus une autre histoire, celle du récit des victimes aujourd'hui, on a un récit différent par les mots employés — les procès-verbaux sont empreints de la sémantique policière et les mots ne sont pas ceux des victimes (la police écrit « un individu se déplaçant pédestrement... ») — mais les faits sont amenuisés, euphémisés, au détriment de la dimension sexuelle.

Même lorsque Dino Scala n'est pas allé au bout de son agression (au début, il prenait peur très vite), ces femmes savaient toutes qu'elles avaient été victimes d'agressions sexuelles ou d'une intention de, ça ne faisait pas le moindre doute, et lorsqu'elles arrivent au commissariat, on va enlever l'intention sexuelle. Elles racontent qu'on leur a touché la poitrine, soulevé la jupe, ça va être amenuisé ou carrément disparaître. L'intention sexuelle va se transformer en tentative de vol alors qu'il ne volait rien, ou en menace de mort car il disait « si tu bouges, je te tue ». On va trouver toutes les qualifications périphériques pour éviter de parler du fond qu'est la dimension sexuelle du crime. Je ne sais pas personnellement comment expliquer ce réflexe que l'on retrouve très souvent dans les années 1980-1990.

LA SÉRIALITÉ, ON LA RETROUVE CHEZ ÉNORMÉMENT D'AGRESSEURS

S'ajoute à ça un manque de coordination absolu entre les commissariats — il y en a trois dans le Val de Sambre. Ce livre raconte aussi une évolution de la technologie.

En 1988, rien n'était informatisé et ça a entravé l'histoire au-delà des problèmes humains.

C'est ce qui m'a frappée au début quand j'ai commencé à travailler sur cette histoire. Je vois des femmes qui

ont porté plainte dans des commissariats voisins, voire dans le même, à quelques jours d'intervalle voire au même moment, décrivant un mode opératoire strictement identique, la description (voix, odeur...) similaire et personne ne fait le rapprochement. Il y a plusieurs explications. Fin des années 1980, début des années 1990, on est à la préhistoire de la police. Il n'y pas de fichiers ADN, pas d'informatisation et les informations ne sont pas recoupées si on n'a pas l'intention de les recouper — et on n'a pas l'intention de les recouper.

Car, et c'est l'autre partie du problème qui m'interroge beaucoup plus, il y a une forme d'indifférence, on ne prend pas la mesure de la gravité de ces agressions. Si on s'y intéresse peu, on ne va pas déployer des moyens d'investigation. Autre chose : la question de la criminalité en série restera un impensé de la police française. À l'époque, c'est un truc d'Américains qu'on voit dans les films et les séries. Cette prise de conscience se fait avec l'affaire Guy Georges en 1997, c'est un tournant fondamental dans la façon de faire de la police judiciaire car on accepte que la criminalité en série existe et qu'il faut adapter les méthodes (ça aboutira à la création du fichier des empreintes génétiques) mais avant cela, ce n'est pas pensé. Et encore aujourd'hui, c'est un impensé en matière de criminalité sexuelle. Là, c'est un violeur en série qui attaque avant l'aube sur le bord de la route et avec une extrême violence. La sérialité, on la retrouve chez énormément d'agresseurs, c'est presque une composante de la criminalité sexuelle et il y a encore du travail à faire là-dessus.

C'est même un impensé au niveau de la société, les médias ne vont jamais rendre compte de ces agressions répétées. Ça ne parvient pas aux gens.

C'est très important ça. Pendant trente ans, Dino Scala va agresser et violer dans un silence complet. On observe vraiment tous les rouages de la fabrique de l'impunité. Celui-ci est le plus important, au-delà du sexisme, de la misogynie, de l'incompétence, du manque de moyens... La pierre fondatrice de tout ça c'est le silence. On entend parler de lui que lorsqu'il est arrêté. Avant il n'existe pas. Il n'y a pas de récit journalistique car les policiers ne le relatent pas aux journalistes locaux qui tiennent la chronique des faits divers. Parce que pendant très longtemps, on va considérer que l'agression sexuelle ou le viol sont un drame intime, touchant pense-t-on à la sexualité alors que c'est pas tout à fait ça, il va y avoir une certaine pudeur à en parler.

Il y a même le maire d'une commune du Val de Sambre qui dit que faire connaître cette histoire, ce serait mettre à mal les « efforts de valorisation du territoire ».

La question de crime sexuel est associée à une question de honte. On pense sincèrement qu'il ne faut pas en parler, d'ailleurs les victimes elles-mêmes n'en parlent pas, se disent qu'elles vont oublier, que c'est mieux que ça ne se sache pas. Pour les quelques-unes pour qui ça s'est su — dont beaucoup d'adolescentes — certaines se sont fait appeler « la violée » au collège et au lycée. Il y a une complicité du silence, de la police, des médias, de la famille et parfois de la victime elle-même pour se protéger.

« On va trouver toutes les qualifications périphériques pour éviter de parler du fond qu'est la dimension sexuelle du crime. Je ne sais pas personnellement comment expliquer ce réflexe que l'on retrouve très souvent dans les années 1980-1990 »

Le silence va créer cette espèce d'incivilité qui a permis à cet homme de continuer. Personne n'en parlait, même pas la rumeur privée.

LA RAGE QUI SAISIT UN PAYS ENTIER

Parallèlement la société change. Il y a l'affaire Guy Georges, puis celle de Marc Dutroux qui survient à cette période (1996). Et vous montrez comment la Belgique a un temps d'avance, écoute mieux les victimes, les entourent mieux.

Le scandale Dutroux survient à quelques kilomètres du Val de Sambre, juste derrière la frontière, à Charleroi, là où la Sambre rencontre la Meuse. Je ne sais pas si on se rend compte avec le recul de la rage qui saisit un pays entier. Dans l'affaire Dutroux, il y a le fait de ne pas avoir écouté les familles des victimes enlevées et la Belgique va repenser complètement sa façon de faire police et justice et notamment l'accueil des victimes. Et on n'en tire pas d'écho de ce côté, ce sont des affaires belges. C'est très étonnant, il n'y a pas de porosité au scandale.

On le voit car Dino Scala, entre 2004 et 2007, va commettre un certain nombre de viols en Belgique — son usine à Jeumont est accolé à Erquelines, et je me suis rendue compte que l'accueil des victimes était très différent dans cet hôtel de police où il y a un bureau d'aide aux victimes avec une dame qui les reçoit avant même qu'elles portent plainte, qui les aide sur des détails qui paraissent anodins et qui ne le sont pas, qui leur dit que ça peut durer un peu longtemps et qui prend soin de savoir s'il y a des enfants à aller chercher à l'école, si elle peut s'en occuper, qui explique qu'il y aura un examen médical, qu'il va se dérouler comme ça...

Tout ça n'existe pas en France à cette époque ou de façon toujours trop lacunaire, même si des efforts sont faits. L'autre différence avec la Belgique, c'est qu'en France on a une culture très forte du secret de l'enquête, on n'en parle pas pour ne pas en troubler le cours. On pense que si on diffuse le portrait-robot, si on donne des éléments, le criminel va adapter sa stratégie. En réalité on voit qu'il l'adapte et le portrait-robot fait par la directrice d'école est la copie conforme qui ressemble presque à une photographie de l'auteur. Ça laisse songeur sur cette technique. En Belgique, on communique, on diffuse les portraits-robots, les magistrats parlent à la télévision. Ce sont vraiment deux cultures très différentes d'enquête.

Une autre chose se superpose. C'est la réforme du Code pénal qui met fin au jugement moral sur ces crimes et ces agressions. Apparaît aussi la loi Guigou sur la protection des mineurs en 1998... Mais ça ne modifie pas le déroulé de l'enquête car vous montrez que ces mesures mettent du temps à être appliquées.

En 1995 entre en vigueur le nouveau Code pénal voulu par Badinter et ça aura pris quasiment une décennie avant qu'il soit promulgué. C'est une révolution sémantique et philosophique sur le plan des violences sexuelles car ce ne sont plus des atteintes à la morale mais des atteintes aux personnes. Disparaissent des qualifications comme "attentat à la pudeur", "outrages aux bonnes mœurs". C'est extrêmement important car ça ne renvoie plus, comme dans le premier Code pénal qui a deux cents ans, à la honte, le pendant de la pudeur. C'est rayé d'un trait mais ça n'enlève pas la notion de culpabilité qui coule encore dans les veines des victimes et de la société. Et, par ailleurs, des policiers, au moins dans les deux ans qui

suivent, continuent à employer, dans les PV, des termes qui n'existent plus.

LA QUESTION DES MOYENS EST LOIN D'ÊTRE ANECDOTIQUE

Idem sur la loi de sécurité intérieure en 2003 qui consiste à relever l'ADN de tous les mis en cause. Au début, il y a un manque de moyen pour la mettre en application.

La question des moyens est loin d'être anecdotique et particulièrement dans la Sambre car on donne toujours moins à ceux qui ont le moins. Exemple : un policier du commissariat d'Aulnoye-Aymeries, où ont été prises le plus grand nombre de plaintes dans les années 1990, m'a dit que parfois, oui, ils prenaient des mains courantes plutôt que des plaintes pour une raison très simple : ils n'avaient pas assez de papier. Et les mains courantes étaient dans un cahier. Ça permet de réfléchir aux conséquences terribles du manque de moyens.

Vous faites le choix de raconter ce qui est arrivé à chacune des victimes (agression de dos, cordelette autour du cou, être traînée sur quelques mètres à l'écart de la route...). À la répétition des gestes succède la répétition des mots. Est-ce que vous vous êtes fait un devoir de ne pas manquer à ça ?

Oui, oui, oui. Il le fallait. Je suis souvent sceptique sur le fait que l'on considère qu'on puisse monter en généralité le moindre fait divers. Le moindre fait divers ne fait pas fait de société. Je ne crois pas. Mais là, j'avais une sensation un peu différente parce que je me suis dit que j'allais étudier toutes les plaintes déposées dans cette histoire et que ça me permettait d'avoir une forme d'exhaustivité dans cette étude de la manière dont on traite les victimes de violences sexuelles. Il fallait toutes les étudier pour démontrer cela.

Ce n'est pas un essai, c'est un récit : démontrer par les faits, car le journalisme narratif est le pays d'où je viens, c'est ce que je sais faire mais aussi parce que je ne voulais pas de commentaires car je sais que sur la question des violences sexuelles, il y a un doute permanent. Et si je raconte tout, je n'exagère pas. Tout est là, tout est posé. La question de la répétition permet aussi de mettre en face l'absolu manque de réaction. Ça se répète et on ne comprend pas pourquoi ça ne fait pas réagir.

Ce que vous permettez aussi aux victimes, c'est de dire les conséquences d'un tel acte sur une vie avec parfois trente ans de recul. Personne n'en sort indemne. Ça influe sur leur intimité — dévastée — mais c'est aussi perdre son travail faute de pouvoir s'y rendre, c'est un frère qui dort au pied du lit pendant des années...

Je pense que c'est l'une des premières choses qui m'a frappée quand j'ai rencontré ces femmes : elles avaient été agressées dix, vingt, trente ans plus tôt et toutes me racontaient leur agression comme si elle s'était déroulée la veille. La vie de ces femmes s'est brisée un matin tôt sur le bord de cette route en croisant, souvent seule- [...]

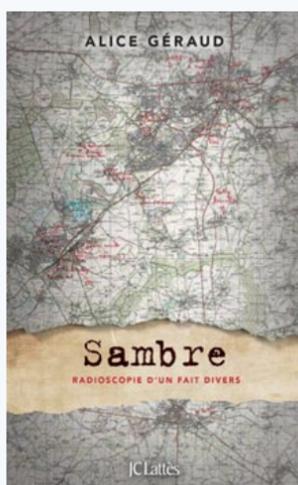
/ LE LIVRE SAMBRE, LE GRAND VERTIGE

Elle a 14 ans, c'est une collégienne ; celui qui n'a pas encore été identifié comme Dino Scala l'a agressée sexuellement. Le policier écrit sur son PV qu'un individu lui a « proposé de faire l'amour avec elle », c'est « une mésaventure » ! Fermez le ban.

Nous sommes en 1994. Six ans déjà que le violeur de la Sambre opère, il faudra attendre 1996 pour qu'une victime soit prise en charge « normalement » dans ce genre de crime comme

le décrit la journaliste Alice Géraud. Elle a passé quatre ans, de l'arrestation du violeur à son premier procès en 2022, à comprendre pourquoi Dino Scala a pu sévir impunément durant trente ans et qu'autant de victimes en ait fait les frais (il sera condamné à vingt ans de réclusion criminelle pour 54 agressions sexuelles et viols). C'est le cruel manque de moyens de ce coin de France (le Val de Sambre, département du Nord) économiquement dévasté où les magistrats (souvent des femmes) y exercent leur premier poste en sortie d'école et partent vite vers des contrées moins austères, c'est aussi une révolution en cours pour la police et la justice (informatisation, ADN, évolutions de lois...) que retrace celle qui a fait ses débuts à *Lyon Capitale*, alors hebdomadaire.

Constamment, Alice Géraud est aux côtés des victimes, mal ou pas entendues par la société qui ne les croit pas, met en doute leurs plaintes. Elle ne garde pour leur bourreau que quelques lignes annexes à chaque chapitre pour dire sa vie simple d'ouvrier d'usine, ses cinq enfants avec deux épouses et une vie associative et sportive bien remplie. *Sambre*, c'est aussi de beaux portraits d'une maire révoltée, un lieutenant, un commandant, les archivistes de la PJ qui se sont acharnés à considérer ces femmes à qui Alice Géraud offre une sorte de réparation par la précision de son travail. Vertigineux. NP



[...] ment quelques minutes, ce prédateur. Donc il était important pour moi de raconter ce que le viol fait à la vie des femmes. Je vois que j'ai beaucoup de réactions très genrées à la lecture du livre là-dessus. Les hommes me disent souvent qu'ils ne savaient pas que ça pouvait produire cela sur ces vies, sur un aussi long terme. Ces dizaines de femmes dans la Sambre, ce sont des centaines de milliers à l'échelle d'une société qui vivent avec ça. C'est une douleur invisible présente dans les soubassements de notre société. Si on ne comprend pas ça, c'est compliqué de vouloir prétendre à régler d'autres questions sur l'égalité homme-femmes, l'égalité salariale...

ELLES DEVIENNENT UNE DOULEUR COLLECTIVE DE LA SOCIÉTÉ

L'historien Georges Vigarello rappelle dans son *Histoire du viol*, que l'origine du mot est "rapt". Et disait aussi à *La Grande Librairie* sur France 5 en septembre 2022, que #MeToo mettait « fin à l'émiettement des individus. » J'ai le sentiment que ce livre y contribue aussi.

Les victimes de violences sexuelles se trimentent ce drame-là de manière souterraine. Elles ont intégré que c'est un drame intime dont il ne faut pas parler, et d'ailleurs parfois, c'est plus confortable de ne pas en parler et vivre sa vie. Mais effectivement #MeToo change tout car on fait le lien entre toutes ces douleurs intimes, elles deviennent une douleur collective de la société.

Pour autant vous employez, en tout début et toute fin de livre le "je" dont Florence Aubenas en disait récemment sur France Inter qu'il est « devenu une forme de journa-

lisme, du grand reportage ». Chez vous c'est une forme de politesse ?

C'est un peu vrai. Je n'ai pas d'appétence en termes d'écriture pour l'emploi du "je". Je n'ai aucun problème avec la subjectivité. Chez les autres, ça ne me dérange pas mais je n'en ressens pas le besoin et je me méfie de la mise en scène du journaliste quand ce n'est pas utile. Là, aucune utilité à dire que je sonne à une porte, je prends un train. J'avais suffisamment à faire à reconstituer ce puzzle pour ne pas m'encombrer de mon propre cas. Jusqu'aux trois quarts du livre, je reconstitue le passé, avec des archives, des plaintes, le récit des victimes... Je n'ai pas la place. J'introduis le "je" quand je prends place dans cette histoire, après l'arrestation de Dino Scala, en 2018.

Lorsque je rencontre les victimes, je les fais parler du passé mais je les suis aussi pendant quatre ans, pendant la procédure qui continue, j'assiste à la fin de l'instruction, la manière dont elles vont être reconnues ou pas comme victimes, au procès. Là j'introduis le "je" car j'y assiste et parce qu'au fil du temps, j'ai pu entretenir des relations parfois assez intimes avec ces personnes, je fais partie un peu de leur histoire. Quand j'arrive au procès, dans la salle d'audience en 2022, je ne suis plus vraiment journaliste, le sentiment principal qui m'anime est que j'ai extrêmement peur pour les victimes, je sais que ça va être dur pour elles, que la justice peut être maltraitante, que c'est toujours une épreuve. Il faut que je dise d'où je parle. Dans la toute dernière partie du livre, c'est un "je" beaucoup plus personnel, à la question des violences sexuelles. Je le fais tout à la fin car ce n'était pas du tout ma position préalable à cette enquête, en aucun cas. Mais #MeToo est une caisse de sororité à laquelle je participe, pour

que soit porté à connaissance de toutes et de tous l'ampleur du problème.

Dino Scala a fait appel. Quand va avoir lieu ce procès ?

Dans le livre il est indiqué que c'est en juin 2023 mais son avocate a demandé, pour des raisons personnelles, à reporter le procès. C'est compliqué à audier car ça requiert plus de trois semaines, des dizaines d'avocats et c'est une cour d'appel, comme beaucoup d'autres, surchargée. Ça devrait être au premier semestre 2024 mais on n'a pas de certitudes. C'est très compliqué à vivre pour les victimes.

Ce récit va être adapté pour une série de 6x52 min pour France Télévision. Quel est votre rôle dans ce projet déjà en tournage ?

C'est une œuvre de fiction, une écriture que j'ai menée en parallèle de celle du livre. J'ai co-écrit avec Marc Herpoux pour Jean-Xavier de Les-trade qui en est le réalisateur. Je pense que j'avais un besoin de parler de choses que je ne pouvais traiter dans le livre. Quand on fait une enquête journalistique, on a la prétention de vouloir approcher de très près la vérité. Et on n'y arrive jamais vraiment car des dimensions nous sont inaccessibles, notamment le registre de l'intime. C'est la même enquête avec d'autres moyens. Et sur la question des violences sexuelles, l'intime est très important. J'avais besoin de le poser par un autre biais.

→ **Alice Géraud, Sambre (JC Lattès)**

À Quais du Polar le samedi 1^{er} avril à 10h (Hôtel de Ville) et à 14h (tribunal judiciaire) ; le dimanche 2 avril à 10h (Amphi de l'Opéra)

/ QUAIS DU POLAR ESPAGNE ETC.

Víctor del Árbol, Javier Cercas, Alicia Gimenez-Bartlett, Carmen Mola, Javier Castillo, Rosa Montero, si cette énumération tirée du programme 2023 de Quais du Polar sonne comme le générique de *La Casa de Papel*, c'est parce que le festival lyonnais a choisi cette année l'Espagne (et ses polars) comme destination principale.

Logiquement, ce sera le pays le plus représenté. Avec la France bien sûr (Thilliez, Bussi, DOA, Franck, Niel, Norek ou même Christian Jacq seront de la partie). On comptera également quelques Britanniques (R.J Ellory, Julia Chapman, Nick Cornwell, qui sera là pour un hommage à John Le Carré, qui n'est autre que son père). Parmi les autres grands noms, on comptera Elizabeth George, Jake Adelstein, William Boyle mais aussi Eva Björg Aegisdottir et David Lagercrantz (ce Protée capable d'écrire la bio de Zlatan et de reprendre la saga *Millenium*).

N'étant pas qu'un festival de littérature – fictionnelle ou non-fictionnelle – on pourra également voir quelques films. Ou succomber aux plaisirs de la routine du festival incarnées notamment par la dictée noire ou la désormais célèbre Grande enquête à travers notre bonne (mais donc un peu mauvaise) ville de Lyon. SD

→ **Quais du Polar**

Au Palais de la Bourse du 31 mars au 2 avril
+ Voir également la programmation cinéma du festival en page 10

Nuits sonores Lab

VIBRATIONS
LA FÊTE INSPIRE L'ACTION

EUR
OPE
AN.
LAB



17-19 mai
2023

LE SENS POLITIQUE DE LA FÊTE
JOURNALISME MUSICAL INDÉPENDANT
FOCUS SUR LA SCÈNE UKRAINIENNE
QUI INFLUENCE NOS ÉCOUTES ?
LES NOUVELLES VOIX DE L'INDÉPENDANCE CULTURELLE
PATRIMOINES SONORES RÉGIONAUX

TALKS & RENCONTRES
WORKSHOPS
FORMATS HYBRIDES
RADIO LAB
DJ-SETS

HEAT HÔTEL 71 H7
LYON - GRATUIT

european
lab.com

22.23
avril '23
à la
sucrière

lyon ✂ bière festival #6

ventes
dégustations
conférences
animations
gastronomie
street food

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ



la sucrière
quai rambaud lyon 2
www.lyonbierfestival.fr

**back to the roots*

ORGANISÉ PAR

t!ntamarre

BIER
ONOMY
bieronomy.com

welovecraft

MERCI À NOS
PARTENAIRES



iFBM



NINKASI



DAV



Bulletin

Citycrunch

myvélo'v

Tester le vélo électrique ? C'est possible !

3 mois d'essai à 35€/mois seulement



MÉTROPOLE

GRAND LYON

vélo'v | JCDecaux | velov.grandlyon.com